

Dérivés et composés : *fuscitās* (Apul.) ; *fuscōdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, *-ās* (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscātor* (Luc.) ; *infuscō* ; *infuscus*, *-a*, *-um* ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātiō* ; *suffuscus*, *-culus*.
Le rapport de *furvus* et de *fuscus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de l'irl. *basc* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *dox*, *dosk* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fuscus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *cascus* et *cānus*.

fūstis, *-is* (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūstī*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous *fūt*. Passé en celtique : irl. *sūist* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuarium* : bastonnade (déjà dans Cic.) ; neutre d'un adjectif *fūstuarīus* qu'on trouve en bas latin) ; *fūst(i)ārius* (tardif) ; *fūstīgō*, *-ās* (Cod. Theod., Gloss. Philox.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. *μαστιγόω* ? ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *castīgō*, *fatīgō* ? i dans M. L. ; *fūstitudinus* (de *fūstis* et *undō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstibalus* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundibalus* ; *fūstō*, *-ās* et *dēfūstō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, **fūstāgō* « rondin » ; 3619, **fūstulāre* « rosser » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mél. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassūterna*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, *Z. Bedeutungsgesch. v. fūstis*, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, *-ī* m. (et plus tard *fūsum* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : **fūšāgō* « fusain », M. L. 3608 ; **fūsellus* ; **fūscellus*, par contamination avec **fūsticellus* ? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, *futiō*, *futilis* : v. *fundō*.

***futō**, *-ās*, *-āre* : attesté dans P. F. 79, 5, *future arguere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit*. La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Caton (?) ; 2° une forme *fūtāre* dont proviendraient *con-fūtō*, *re-fūtō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confūtō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bautia* « frapper, donner des coups », v. angl. *bēatan*, v. h. a. *boz(z)an*, etc., d'une racine **bhau-/bhū-*.

futuō, *-is*, *-uī*, **futūtum**, *-uere* : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *futūtor*, *-trix* (et *foitrix*, Tabell. defix.), *-tiō* ; *cōnfutuō* ; *dē-*, *ecfutūtus* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effētus*). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec geminée expressive **fut(u)ere* ?), cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzaff*. Même formation que *bauuō*.

Cf. irl. *bot* « penis » et v. isl. *beytill* « membre génital du cheval » ?

L'explication par la racine **bhū-* (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de **fūtō* « battre » ; l'idée de *future* est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. βύβατος (βία?), κρούω, πατάω, lat. *molō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien **g*, sans flottage. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation préparatale : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gubernāre*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottage entre *cattus* (cf. *chat*) et **gattus* (it. *gatto*) ; le gr. κάλπος a donné *golfus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Alpentalen* (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabaliūm, *-ī* n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

gabalus, *-ī* m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibet, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gafl*, bret. *gaol* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gafl* « Gabel ». Déjà dans Varron ; populaire. V. B. W. *gabe*. M. L. 3624, **gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

gabata, *-ae* (gau-?) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. ζάβατος, Hés., let. gr. mod. γαβάθα ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gauata... quasi cauati... sic et Graeci haec nuncupant* ; hébr. *kab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabāt*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebiza* ; mais *gauata* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gauessa*, v. Thes. s. u.

gabarina (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. ; *zabarra*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

gabinātus, *-a*, *-um* : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), *Gabino ritu cinctus*.

gaesum (*gē-*), *-ī* n. : *grauē iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII* (661) : *Alpina coruscat | gaesa manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois (cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. a. *gēr*, gr. γαῖος, skr. *hēṣaḥ*), déjà dans Varron et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gaulois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

gaecum (*ge-*), *-ī* n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte ?) dans Plin. 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, *-ī* m. (ou mieux *cagānus*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin α γαγάνος. Mot turc ? Cf. *khan*.

G

gagāōs, *-is* m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγάνος (sc. λίθος), M. L. 3635.

***gaitanus**, *-a*, *-um* (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

gāius, *-ī* m. : *geai* ; *gāia*, *-ae* f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemios Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du *geai*, *grāculus*, et de la pie, *pīca* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gāius* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gāia*, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. *kaios*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, *Wörterverzeichnis*, à côté de *Gāoivus* : fal. *Cauio*, *Cauia*, osq. [ga]avi eis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du *geai* qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcius*, et pour *Gracc(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 56* ; Anthropos XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gāius* une onomatopée). *Gajus*, *gaja* sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*!

Dérivé ? : *gāiolus*, *-ī* m. : mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un gâteau (en forme de *geai*?)

galaticor, *-āris* : vivre comme les Galates (Tert., Ieiu. 14).

galba, *-ae* m. : nom d'un chef des *Suessionēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7 ; 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens *Sulpicia*, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3 : *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur... [putant] nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent ; uel contra quod tam exilis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellaturque galbae*. — *Galba* signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *catf*) ? Mot populaire.

galbanum, *-ī* (*galbanus*, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a γαλβάνη et l'hébreu *halb'nāh*.

Dérivé ? *galbaneus*. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médicale.

galbei, -ōrum et **galbeae**, -ārum m. et f. (*calbi et calba*, Gloss.), **galbeum** n. sg. : *ornamenti genus*, P. F. 85, 12 ; on trouve *galbeos* dans un texte de Caton cité par Fest. 320, 23, *mulieres operatae auro purpuraque*; *rete*, *diadema*, *coronas aureas*, *ruscea* † *facile* † (*fascias?*), *arsinea*, *galbeos*, *lineas*, *pelles*, *redimicula*, dont il faut rapprocher la forme *calbeos* de l'abrégié de Festus 41, 2, *calbeos armillas dicebant quibus triumphantis utebantur*, et *quibus ob uirtutem milites donabantur*. Cf. encore Suét., *Galb.* 3, *alii* [*Galbam cognominatum esse credunt*] *inuo in diuturna ualitudine galbeo*, i. e. *remediis lana inuolutis uteretur*, où le mot désigne un cataplasme, un emplâtre, ainsi nommé à cause de sa couleur jaune : *galbus?* — Plutôt terme emprunté (cf. *pluteus*, *balteus*, etc.).

galbus, -a, -um : vert pâle, jaune. Attesté seulement dans les glosses, où il est traduit par *χλωρός*.

Dérivés : *galbeus?* (cf. le précédent ; *galbinus*, Pét., Mart., Juv.) : « vert pâle » (ou « jaune », sens pris par l'adjectif dans les langues romanes, M. L. 3646) et « qui s'habille en vert ou en jaune », d'où efféminé, « coquet », et *galbineus* (Vég.), demeuré dans un dialecte roman, M. L. 3645 ; *galbinātus* ; **galbulus*, d'où *galbula*, -ae f. et *galbeolus* « loriot » (Martial, à côté de *galbina auis*, id., et de *galbus* : *χλωροπροουθιον*, dans les glosses ; variante *galgulus* dans Pline, 30, 94, confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 3647, *galbulus* et *galgulus*) ; *galbulus* m. (? ; v. *galba*).

A part *galbeus* (dont la parenté avec *galbus* n'est pas sûre) et *galbulus*, tous ces mots appartiennent à la latinité impériale ; et la date tardive de leur apparition fait penser à une origine étrangère. Sans doute même formation que *albus* (suffixe -*bho*).

On pense à la famille de *heluos*, *holus*, etc. ; mais, dans le groupe italique, ni le *g* ni le *al* ni le *b* ne s'expliqueraient. L'hypothèse d'un emprunt au gaulois ne repose sur rien de précis, sauf qu'elle expliquerait peut-être les difficultés phonétiques. En somme, étymologie inconnue, à ceci près que le radical *gal-* évoque un groupe de mots indo-européens.

galea, -ae f. : casque de cuir (*cassis de lamina est, galea de corio*, Isid., Or. 18, 14) ; puis « casque en général » (*g. aenea, aerea* ; cf. S. Reinach ap. Daremberg et Saglio, II 1429 sqq.) ; huppe. Attesté depuis Plaute. M. L. 3648.

Dérivés : *galearius* et *galeāris* adj. « de casque » ; *galear* n. : perruque ; *galeārii* m. pl. : valets d'armée (chargés de l'entretien des casques?) ; *galeātus* « casqué » ; d'où *galeō*, -ās ; *galeola* f. (diminutif).

galērum n. (et *galērus*, Vg., Ae. 7, 688 ; *galēra*, C. Gracch.?) : *pilleum ex pelle hostiae caesae*, Serv., Ae. 2, 683, « bonnet de fourrure » ; par suite « perruque » ; *galēritus* et *galērita auis* « alouette huppée », M. L. 3650 ; *galēriculum* ; *Galērius* n. propre. Sur *galleta* « sorte de seau », CGL V 564, 48, v. M. L. 3656.

Galea représente évidemment le gr. γαλέη, qui désignait, à l'origine, un casque fait ou plutôt recouvert d'une peau d'un petit animal carnassier, belette ou autre, qui passait pour transmettre au guerrier ainsi casqué ses vertus combattives et son amour du sang. Même développement que dans κωνέη (sc. δορά) « peau

de chien », puis « casque » en général ; cf. L. S. s. u. La dérivation de *galērum* n'est pas expliquée.

galena, -ae f. : galène, sorte de minerai de plomb (Pline) = *molybdaena*. Sans doute mot étranger.

galērum : v. *galea*.

galium, -ī n. : transcription de γάλλον, autre nom de γαλοφύκη « chanvre bâlard ». M. L. 3653.

galla, -ae f. : noix de galle. Attesté depuis Vg. D'où en germanique : v. angl. *galluc* « Gallapfel ».

Dérivés : *gallula* dimin. ; *gallacula* : brou de noix. M. L. 3655, *galla* ; 3657, **galleus* ; 3659, **gallicus* ; *galliciola* : v. *gallioaca*. Origine inconnue.

***galla**, -ae : sorte de vin grossier? Sens peu sûr ; un seul exemple de Lucilius, 501 M., cité par Non. 445, 17 et P. F. 85, 8, *quae gallam bibere ac rugas conducere uentris* | *jarre acerose, oleis, decumano pane coegit*. Peut-être en rapport avec le précédent et ainsi nommé à cause de sa couleur ou de son amertume?

gallica, -ae f. : galoche, chaussure gauloise (Cic.).

Dérivés : *gallicula* ; *gallicārius*, -cātus. *Gallica* (scil. *solea*) est le féminin de l'adjectif *Gallicus*, cf. M. L. 3660, dérivé de *Gallia*.

gallica (sc. *nux*) : noix gauge. Cf. M. L. 3659 ; B. W. *galletin*. De *gallicus*.

gallidraga, -ae f. : nom d'une plante de la famille des charboniers : -*am uocat Xenocrates leucacantho similem, palustrem et spinosam*, Plin. 27, 89. Origine inconnue.

gallus, -ī m. : coq. Ancien (Plt.). M. L. 3664. Irl. *gall*, alb. *gél*.

Dérivés : *gallō* « βεδάζω » (Gl.) ; *gallina* : poule, générale. Cf. *rēx, regina*. Sans doute féminin substantivé d'un adjectif en -*inus*, cf. *diuus/diuinus*. M. L. 3661. Précisé, comme *auis*, par une épithète : *g. Africana* « pintade ». *Gallus, gallina* ont été concurrencés dans les langues romanes par *pūllus, pūlla*, cf. Thes. s. u. et M. L. 6828. Le fr. *coq*, qui est une onomatopée, est isolé, M. L. 4732 ; *gallinula* : poulette ; *gallināceus* : de poule, M. L. 3662 ; *g. gallus* « coq », d'où *gallināceus* « coq » ; *canilla gallinācea* : sarriette ; *pedes gallinācei* : fumeterre ; *gallinārius* : relatif aux poules ou au poulailler ; *gallinārium* « poulailler », M. L. 3662 a ; *gallulāscō*, -is : *pūbescō* (Novius, cité par Non. 116, 28), de *gallulus*.

Composé : *gallicinium* « chant du coq, heure de la nuit où les coqs chantent », dont un dérivé subsiste en provençal, M. L. 3658 ; juxtaposé : *galliorūs*, -ūris n. : pied de poule, plante. Cf. encore M. L. 3663, **gallius* « tacheté, bariolé ».

Si ce nom ne désigne pas simplement le « gaulois », de même que les Grecs appellent le coq μῆδος, παρακός (v. von Wilamowitz-Moellendorf, *Phil. Unt.*, I, 78 ; Niedermann, I. F. 18, 78), ce serait un nom expressif appartenant au groupe de *gall. galw* « appeler », v. isl. *kalla* « appeler », v. sl. *glasiti* « voix » et *glagolati* « parler ». Le gr. κάλλιον « crête de coq », καλαίς « poule » est loin pour la forme.

gallus, -ī m. : prêtre castrat de Cybèle ; emprunt au gr. γάλλος utilisé surtout au pluriel. Les Latins le dérivent de Γάλλος, rivière de Phrygie, tributaire du Sarraris, *quia qui ex eo biberint in hoc furere incipiunt ut se prius uirtutatis parte*, P. F. 84, 25. De là *archigallus, galliambus*, de ἀρχιγάλλος, *γάλλιαμβος ; et un dénominaif *gallō*, -ās (*gallor?*) « bacchère », dans Varr., *Bum.* 150, cité par Non. 119, 1.

gamba, -ae f. : patte, jarret du cheval et, plus généralement, des quadrupèdes (Chir., Vég.).

Dérivés : *gambōsus* : qui a la patte ou le jarret enflé ; *supragamba* (Vég.).

Emprunté sans doute par la langue des vétérinaires et des éleveurs au grec, où καμπή « courbure » désigne, en particulier, l'articulation d'un membre, cf. Arist., H. A. 2, 1 (l'hypothèse d'une origine gauloise manque de preuve). D'abord réservé aux quadrupèdes et spécialement au cheval, il a été ensuite appliqué dans la langue populaire aux hommes et a supplanté le nom propre de la jambe, *crūs*, qui n'est pas représenté dans les langues romanes. Le fr. *jambon* est encore voisin du sens originel. Les formes romanes, très nombreuses, remontent à *gamba* et *camba*, cf. M. L. 1539 ; B. W. s. u. Pour l'alternance c/g, p/b, cf. *gubernāre*.

gambarus : v. *cammarus*.

gamma, -ae f. : nom de la lettre grecque Γ ; employé pour désigner des objets de forme semblable, en particulier chez les *grammatici*.

Dérivés : *gammātus* (cf. *theiātus* « marqué du θ », initiale de θάνατος) ; *gammula*.

***gammus** (Gloss.) : sorte de cerf. Uniquement dans les glosses ; représenté dans les langues hispaniques. M. L. 3668. Ibère? Rappelle à la fois *camōx* et *dammus*.

***gandēia**, -ae f. : nom d'une sorte de navire africain (Scal. de Juvénal, 5, 89). Mot sans doute étranger.

gāneum, -ī n. (Plt., Tér., Varr.), **gānea**, -ae f. (Cic., Sall., T.-L., Tac.) : taverne, bouge ; *antiqui locum abditum ac uelut sub terra dixerunt. Terentius* (Ad. 359) : « *Vbi illum quaeram? credo, abductum in ganeum?* », P. F. 85, 17. Conservé en vieil italien, cf. M. L. 3672.

Dérivés : *gāneō*, -ōnis m. et *gāneus*, -a (Gloss.) ; *gāneārius* ; *gāneō*, -ās (*gāneor*, Gloss.) ; *gāneōsus* (Gloss.). Mot de caractère populaire ; origine inconnue. L'origine grecque donnée par les grammairiens latins est sans preuve. Cf. *alea*.

gangadia (*gandadia*), -ae f. : sorte d'argile. Mot étranger, cité par Pline 33, 72. Cf. basque *andyelo* « terre argileuse ».

gangraena (*gangrena*, can-), -ae f. : gangrène. Emprunt au gr. γάγγραινα, attesté depuis Lucilius. Formes populaires en can-, d'après *cancer*. M. L. 3673.

ganniō, -īs, -īre : japper, glapir (se dit des chiens et des renards, des femmes en rut dans Juvénal, 6, 64, d'où les glosses *ganniū oiaozē, ganit laxysōis*) ; au figuré « gronder » ; Plt., Incert. 3, *ganniū odiosus omni totae familiae* ; par affaiblissement « bavarder ». Technique populaire. M. L. 3576.

Dérivés : *ganniūsus*, -ūs ; *ganniūtiō*. A basse époque

apparaissent aussi les formes : *gannat* : *χλωάζει* ; *gannātor* : *χλωαστής* (Gloss.) ; *gannātūra*. Pour le changement de conjugaison, cf. *grunnire* et **gruniāre*, etc. Composés : *ogganniō* (Tér.) ; *ingannātūra* (Gl.) ; **ingannō*. M. L. 4416.

Verbe expressif, comme *gariō*, -īre. Le slave a de même *gognati* « murmurer ».

gantā, -ae f. : oie blanche et de petite taille. Mot germanique cité par Plin., 10, 54. Conservé en vieux français et en provençal ; cf. M. L. 3678. V. *anser*.

***gantula**, (can-), -ae f. : nom d'un oiseau nommé en gr. ἀτταγὴν « francolin »? (Orib.). — Semble différent de *ganta* et de *cattula* (v. *catta*), mais des confusions ont pu se produire.

***garbula**, -ōrum n. pl. ? : nom d'une chaussure, donné par Lyd., De mag. 1, 2, sous la forme γάρβουλα.

***gargala**, -ae (*gargarila?*) f. : nom de la trachée artère, Orib., Eup. 2, 166. Rappelle *gurgulio* et γαργαλίω. Cf. peut-être v. h. a. *gurgula* « Gurgel ». Cf. M. I. 3685 *garg*.

gargarizō (-īssō), -ās : emprunt au gr. γαργαρίζω, déjà dans Varron, latinisé ; *gargarizatiō*, etc.

gariō, -īs, -īni (-īi), -ītum, -īre : babiller, bavarder. Mot de la langue familière. Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 3691.

Dérivés : *garrulus* (ancien, usuel) ; *garrulō*, -ās (tardif, M. L. 3692, conservé dans les langues hispaniques) ; *garrulitās* ; *garrō* « *garrulus* » (Gloss.)? ; *garritus*, -ūs ; *garrulitās* (tardifs).

Composés (rares et tardifs) : *ad-*, *circum-*, *con-*, *inter-gariō*.

Il ne semble pas que le verbe s'applique au cri d'un animal déterminé. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive qu'il s'emploie en parlant d'animaux, du reste divers : chien, grenouille, oiseaux, cf. Thes. VI 1695, 45 sqq. Dans la langue archaïque, *gariō* n'a que le sens de « bavarder » ; *garrulus* se dit de toute espèce d'êtres ou de choses.

Verbe expressif (comme *ganniō*) et comme *gingriō*, *grundiō*. Il y a une série de mots comprenant *g* et *r* qui désignent des bruits, ainsi en latin des noms d'animaux comme *grūs* (v. ce mot) et *grāculus*, le verbe *grundiō*, etc. Cf. gr. γαργαλιώμεθα : *λοιδωρούμεθα*, Hes., et γαργαλίς : *θήρυος*, Hes., à côté de γῆρυς (dor. γάρυς) « voix », v. sax. *karr* « plainte », norv. dial. *karra* « caqueter », v. h. a. *kerran* « crier », v. irl. *gairm* « appel », *gairiu* « j'appelle » et gall. *garm* « cri », etc.

garum, -ī n. : sorte de sauce de poisson. Emprunt au gr. γάρων, -ος, attesté depuis Varron. V. Thes. s. u.

Dérivés : *garātus* (Apic.) ; *garismatium* (Cassiod.). Sur *garus* (*garos*) « poisson » (Plin. 31, 93), v. M. L. 3694.

***gasaciō**, -ōnis et **gasacius**, -ī m. : adversaire en justice. Latinisation du germ. **ga-sakja* (Lex Sal.). V. Thes. s. u.

***gastra**, -ae f. (nominatif non attesté) et **gastrum** n. (Gloss.) : sorte de vase à panse arrondie, dont le nom est tiré du gr. γάστρα, γάστρη, cf. Hom., Σ 348 (Pétr. 20,

79). L'emprunt semble être suditalique; cf. M. L. 3700, *gastra*.¹

gaudeō, -ēs, gāuisus sum (*gāuisi*, Liv. Andr. et Cass. Hem., d'après Prisc., GLK II 420, 12), **gaudēre**: se réjouir, être joyeux. Ancien, usuel. M. L. 3702, 3709; B. W. *jouir*.

Dérivés et composés: *gaudium* n.: « joie », concret et abstrait; s'emploie au singulier et au pluriel. Le pluriel est particulièrement fréquent dans la langue parlée, comme on le voit par l'usage de Plaute; il est imposé à la poésie dactylique (d'où *gaudium* devant consonne est exclu) et a fini par éliminer *gaudium* à basse époque: cf. les formes romanes du type fr. *joie*, v. B. W. s. u.

Le *gau* d'Ennius, dont l'authenticité est, du reste, contestée, n'est qu'un barbarisme artificiel, comme *do* (v. *domus*), *cael*. Cic., Tu. 4, 6, 13, essaye de différencier *laetitia* et *gaudium*: *cum ratione animus mouetur placide atque constanter, tum illud gaudium dicitur; cum autem inaniter et effuse animus exsultat, tum illa laetitia gestiens uel nimia dici potest*; distinction que l'usage ne confirme pas. Panroman (sauf roumain). M. L. 3705.

Dérivés et composés: *gaudiō, -ās* (tardif); *gaudiālis, gaudibundus*: tous deux dans Apulée; le dernier est conservé en provençal, M. L. 3703; *gaudimōnium* n. (populaire; Pétr., Vulg.): joie; cf. *tristimōnium*; *ad-, cor-* (cf. *col-laetor*), *per-, prae-, super-gaudeō*, dont certains traduits *προσ-, συν-, επιχαίρω* dans la langue de l'Église; **gāuiscō* (*gāuiscō*), *-is, gaudificō* (Gloss.); *gaudiūigēns* (Inscr.). Il n'y a pas d'adjectif **gaudiosus*.

Le rapprochement de dor. γᾰῶεω, ion.-att. γᾰῶω est naturel. Mais la racine est γᾰῶ-: parf. dor. γέγαῶα, att. γέγαῶα. On ne retrouve donc ici que l'élément radical **gā-* avec un élargissement θ- (ancien **dh-*). Le même élément radical se trouve, avec élargissement *-w-*, dans hom. γᾰῶω « se réjouissant » (de **γᾰF-ye-*?) et dans le verbe à nasale γᾰῶμαι « je me réjouis ». La formation latine aurait le même élargissement *-w-*; mais la façon dont le latin est arrivé à *gaudeō* (avec *d* ancien), *gāuisus* ne devient pas claire pour cela. On ne se tire de la difficulté qu'avec des explications compliquées et arbitraires: *gaudeō* serait formé comme *audeō*, d'un adjectif **gāuidus*, tiré lui-même d'un ancien verbe **gāu-eyō* (cf. *auēō, auidus, audēre*); *gāuisus* serait dû à l'influence de *uideō, uisus*. Tout ceci est en l'air.¹

gāuia, -ae f.: mouette (Plin., Apul.). M. L. 3708. Mot expressif. Nom propre: osq. Gaa viis « Gāvius ». Cf. *Gāius*?

gaulus, -i m.: 1° plat rond (Pl.); 2° *genus nauigiū paene rotundum*, P. F. 85, 11; cf. Gell. 10, 25, 5. Emprunt au gr. γαυλός et γαυλός.

***gaulus, -i m.** (Gloss., Isid.): mésange. Forme contestée, mais semble conservée en italien. M. L. 3706.

gaunacum, -i (*gaunaca* f.; *gaunapes*, Caes. Arel.) n.: sorte de pelisse persane ou babylonienne. Emprunt au gr. γαυνάκης (lui-même venu de l'assyrien *gaunakka*) déjà signalé par Varr., L. 5, 167; cf. Goetz-Schoell, ad loc. D'où *gaunacarius*. V. E. Schwyzer, Ztschr. f. Indologie, VI, 1928, p. 234-243.

gausapa, -ae f. (*gausape*; *gausapum* n.): 1° étoffe épaisse et à longs poils, introduite à Rome vers l'époque d'Auguste; vêtements, lingerie faits avec cette étoffe; 2° perruque. Emprunt au gr. γαυσαπής (γαυσαπός dans Strabon), qui est sans doute lui-même emprunté.

Dérivés: *gausapātus*; *gausapinus*.

gāza, -ae f.: trésor du roi de Perse; puis, d'une manière générale, « trésor royal, trésor, richesses ». Emprunt au gr. γάζα, lui-même iranien; cf. Mela 1, 64, *gaza* (sic *Persae avarium uocant*), et Q.-Curce 3, 13, 5, *pecunia regia, quam gazam Persae uocant*. Attesté à partir de Cornélius Népos et Cicéron; le pluriel, déjà dans Lucrèce, est poétique. Les poètes scandent *gāza*, cf. Lor. 2, 37; Vg., Ae. 1, 119, etc. V. Thes. s. u.

gel(h)enna, -ae f.: emprunt fait par la langue de l'Église au gr. γέεννα, lui-même transcrit de l'hébreu. Adj. *gehennālis*. V. B. W. *gène*.

gelū n. ([ū Nux, 106; Dracont., Mens. 24; cf. *genū*) *gelum* n.; *gelus, -ūs m.*: gel, gelée; et, par affaiblissement, « froid » (et poétiquement « froid de la vieillesse »). Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 3718, Irl. *geal*.

Dérivés et composés: *gelidus*: gelé, puis « glacé » (sens physique et moral); de là *gelidē* = ψυχρός; et même « frais », e. g. Vg., G. 2, 488 (cf. *frigus*); *gelidus* est arrivé à s'opposer à *calidus*, sur lequel il est peut-être formé: *gelida aqua, calida aqua*; et le sens de « gelé » a été réservé à *glaciālis*; *eglidus*: 1° qui ne gèle plus, tiède; 2° très glacé (ē- augmentatif); *praeglidus*, M. L. 3717.

gelō, -ās: geler (transitif et absolu), M. L. 3714; *gelātio* (latin impérial); *gelātus, -ūs* (bas latin); *gelāmen* = albūmen (Soran.); *congelō*, M. L. 2143; *od-, circum-, ē-, prae-, re-*, M. L. 7167, *sub-gelō*; *gelēsco* (*gelāscō*) et *congelāscō, -is*; *congelātio*; *gelefactus* (Ven. Fort.). Il est probable que les formes à *per-verbē* consistent antérieurement aux formes simples; cf. *conglaciō* et *glaciō* sous *glaciēs*.

gelicidium n., *-dia f.*; M. L. 3716.

V. aussi *glaciēs*.

Le latin n'a, en somme, qu'un nom de la « gelée », *gelū*, avec ses dérivés; on ne peut guère invoquer la forme tardive γέλα « πάχη » qu'Étienne de Byzance (v^e siècle ap. J.-C.) attribue aux Osques, v. Vetter, *Hdb.*, p. 367, ni la glose γελανδρῶν ψυχρῶν (Hes.), dont l'origine est inconnue et la forme contestée. La racine fournissait sans doute un présent athématique, à en juger par la forme en -o- du présent v. isl. *kala*, v. angl. *calan* « geler », qui a entraîné l'adjectif got. *kalde* « froid »; le degré 0 apparaît dans v. angl. *cōl*, v. h. a. *kuoli* « frais » et le degré zéro dans v. isl. *kuldi* « froid » (substantif dérivé) et *kul* « vent froid ». Le vocalisme *-e-* du latin ne se retrouve pas en germanique. *Glaciēs*, dont la formation n'est pas claire, laisse entrevoir une forme de racine dissyllabique. Dès lors on est tenté de penser à lit. *gelmenis* « froid vif », *gelumà* « froid piquant »; mais ces mots ont été, en tout cas, introduits dans le groupe de *gēli* « piquer » et l'on n'en peut guère faire état. Le slave a *golot* « glace », dont la formation est obscure.

geminus, -a, -um (usité surtout au pluriel): jumeau,

jumelle; au masculin pluriel *geminī*: jumeaux, en astronomie « les Gémeaux ». Par extension, *geminus* s'emploie au sens de « double » ou de « deux » (poétique, imité de l'emploi du gr. δίδυμος, cf. Vg., Ae. 6, 788, *huc geminas nunc flecte acies*), et aussi de « ressemblant » (*comme un jumeau à un autre*), cf. Cic., Rosc. Am. 40, 118, *par est auaritia, similibus improbitas, eadem impudentia, gemina audacia*. Le sens de « testicules » (Ital.) est un calque de δίδυμοι. Ancien, usuel. M. L. 3723. Celtique: irl. *geman, geimein-*, britt. *gefell* (de *gemellus*).

Dérivés: *geminō, -ās*: doubler (transitif et absolu); apparier, accoupler, M. L. 3722 a; *geminātio*, terme de grammaire « redoublement »; *geminātūra*; *geminālis* (Diosc.); *Geminus*, prénom, *Gemenio*, noms propres; *congeminō*, M. L. 2143 a; *congeminus*; *congeminiō* (= ἀναδύλωσις); *ingeminō* (Vg.); *geminūtō* (d'après *similitūdō*, Pacuv.).

gemellus: adjectif de même sens que *geminus*, mais surtout poétique. Le diminutif est plus tendre et plus expressif. M. L. 3721; B. W. s. u.; *gemellipara* (Ov. = δίδυμοτόκος), *gemellar* neutre substantivé d'un adjectif **gemellāris*, usité surtout au pluriel *gemellāria*, qui s'est féminisé en bas latin *gemellāria, -ae*: huilier (composé de deux burettes accouplées).

Composés multiplicatifs: *trigeminus* (cf. τριδύμος); *bi-, quadri-, septem-, centum-geminus*.

Cf. en outre, ap. M. L. 3720, **gemellicus*, formé d'après *germānicus*, en vertu de la tendance de la langue à rapprocher, et souvent à confondre, *geminus* et *germānus*.

Un mot indo-européen désignant un produit double commençait par *y-*: skr. *yamdā* « apparié, jumeau », av. *yamō* « jumeau », lette *jumis* « fruit double, épi double », et *jumis* « mettre un toit », irl. *emuin* « jumeaux » et *do-emat* « ils protègent » (v. à ce sujet Pederesen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 512 e; Endzelin, dans *Langsch-deutsches Wört.* de Mühlenbach, p. 117). Le sens engaisé à rapprocher *geminus*; mais on voit mal comment concilier les formes. Ombr. *gomia*, kum iaf « grauidās » semble appartenir au groupe de gr. γέμο « je suis plein », v. sl. *zimō* « je presse », irl. *gemel* « lien ». Le rapport entre *geminus* et une racine **gem-* « serrer, presser » (cf. *gemma, gemō*) serait pareil à celui qui existe entre skr. *yamdā* et la racine *yam-* « tendre, tenir ». Le *g* latin serait dû à une étymologie populaire.

***gemio, -ōnis m.**: mot qu'on lit sur une inscription d'Afrique du v^e siècle, cf. Journ. des Savants, 1930, 25, et qui semble désigner un mur de clôture, cf. *gemiones, macrae*, Cf. Sans doute étranger.

gemma, -ae f.: 1° bourgeon, oeil de la vigne; 2° pierre précieuse, puis « bijou, objet précieux ou brillant », etc. Le sens premier est bien celui de « bourgeon », quoi qu'en pense Cicéron, Or. 24, 81; De or. 3, 155; celui de « pierre précieuse » est dérivé par analogie de la forme et de la couleur. Toutefois, ce dernier est plus fréquent, dans le mot simple comme dans les dérivés, le premier n'apparaissant que dans la langue technique des arboriculteurs. Ancien, usuel. M. L. 3725. Emprunt germanique: v. h. a. *gimme*; celtique: irl., gall. *gem*.

Dérivés: *gemma*, M. L. 3726; *gemmeus*: orné de pierres précieuses (cf. *aurum/aureus*); *gemmātus*

« muni de bourgeons » ou « orné de gemmes »; *gemma-sus* (Apul.); *gemmārius* (tardif); *gemmāns*, d'où *gemmō, -ās*, cf. *comāns, lactāns*; *gemmāscō, gemmāscō, -is* et *ingemmāscō* (Isid.); *gemmifer* (Prop.); *bi-, tri-gemmis* (Col.); *nigrogemmeus*; *progemmō*.

On explique généralement ce mot par **gembh-mā*, en rapprochant lit. *žemba* « il germe », v. sl. *pro-žebnōti* « germer » (s. *ženuti*, même sens). La racine de v. sl. *žebō* « je déchire » et de gr. γέμοσ « cheville, clou », skr. *jāmbhāh*, v. sl. *žbū* « dent », etc., est la même; mais elle n'est pas représentée en italo-celtique. — Ceci conduit à se demander si *gemma* ne serait pas une forme à consonne intérieure géminée de la racine **gem-* « presser » signalée sous *geminus*. Simple possibilité indiquée ici pour faire sentir que le rapprochement admis n'est pas certain.

gemō, -is, -uī, -ere: gemir (transitif et absolu). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3722; B. W. sous *geindre*.

Dérivés et composés: *gemebundus* (Ov., cf. *fremebundus*, Acc.); *gemitus, -ūs m.*, M. L. 3724; *gemibilis* (= στενωκότος, Hier.); *gemitiōrius* (Plin.); *gemōniae* (*scālae*) (toutefois, le rapprochement peut être dû à l'étymologie populaire, v. W. Schulze, *Zur Gesch. d. Latein. Eigennamen* 108, 279); *gemulus* (Apul.), cf. *querulus*; *congemō*; *congemiscō* (langue de l'Église) = συστενάζω; *ingemō*; *ingemiscō* (-mēscō), M. L. 4417, et *gemiscō* (Claud.); *ingemūtus*; *regemō* (Stace).

Pas d'étymologie sûre. On a souvent rapproché gr. γέμο, etc. (v. le groupe sous *geminus*); le sens ancien serait alors « je suis pressé, oppressé » (cf. une image analogue dans *lūgeō*). Hypothèse pure. Pour la forme, cf. *fremō, premō, tremō*.

gemursa, -ae f.: durillon; *sub minimo digito pedis tuberculum quod gemere faciat eum qui id gerat*, P. F. 84, 10 (étymologie populaire). Le mot est attribué aux *prisci* par Plin. 26, 8, et ne semble pas se retrouver ailleurs.

Origine inconnue.

genae, -ārum f. pl. (le singulier est très rare): joues. *Genas palpebras putat Ennius cum dicit hoc uersu* (A. 532): « *Pandite, sulcis, genas et corde relinquere somnum. Alii esse partes putant genas dici quae sunt sub oculis* (cf. Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas uocabant*). *Pacuius genas putat esse qua barba primum oritur, hoc uersu* (362): « *Nunc primum opacat flore lanugo genas* », P. F. 83, 19. Ancien (XII Tables), usuel; mais peu représenté dans les langues romanes, où *gena* s'est trouvé en concurrence avec un mot nouveau, **gauta* (cf. *caput* et *testa*), M. L. 3727, 3706 a; B. W. *joue*.

L'existence d'un doublet ancien **genu(s)* « joue » est supposée par l'adjectif dérivé conservé dans la glose *genuīni dentēs*: *quod a genis dependit*, P. F. 83, 28.

La forme *genu-* comprise dans *genuīni dentēs* répond à celle de irl. *gin* (*geno*) « bouche », gall. *gen* « joue, menton », got. *kinnus* « mâchoire, joue », skr. *hanuḥ* « mâchoire » (le *h* doit provenir d'une étymologie populaire), gr. γένος « mâchoire inférieure », la plupart féminins. Une forme **gonz-dh-* est attestée par lit. *žandas* « mâchoire », lette *zodās* « menton » et l'on en rapproche naturellement gr. γνάθος « mâchoire », avec un autre

vocalisme. Sans doute de la même famille que γωνία « angle », comme genū. La forme gena du latin s'explique par le genre féminin; cf. nurus, nora; elle a permis de différencier le nom de la « joue » de celui du « genou », v. genū. Elle a pu être favorisée par l'existence de mala(e).

gener, -eri m. (dat. abl. pl. generibus dans Acc., R³, 64, d'après patribus, etc.): genre, par opposition à socer; quelquefois « beau-frère ». Ancien; panroman. M. L. 3730.

Composé : progener : -um appellat auus neptis suae uirum, P. F. 257, 2.

Comme tous les noms relatifs à la famille de la femme, le nom du « genre » n'a pas de forme fixe en indo-européen. Mais il y a des formes qui semblent apparentées les unes aux autres, tout en différant dans le détail; dans ce nom, qui n'appartenait pas au vocabulaire fondamental de l'aristocratie, il s'est produit toutes sortes d'étymologies populaires et d'adaptations. Le gr. γενεός a subi l'action de γαίεος. Le « genre » est présenté comme un « parent » vague; lette znuōts répond à gr. γωνός « parent », cf. skr. jñāthi (même sens); ceci indique que lit. žentas et v. sl. zęti (serbe zēt) sont de la même racine *g'ena-, *g'nē- « engendrer », qui n'est pas autrement représentée en slave et en balte. La forme gena, CGL II 32, 45, qu'en a rapprochée M. Niedermann, Mél. linguist. A. Meillet, p. 109, n'est qu'une faute de copie pour gener, due au voisinage de genēs. L'albanais a tosk. dender, et l'indo-iranien, skr. jānāā, av. zāmātar-, pers. dāmād, à côté de skr. jānih « apparenté », jārdh « prétendant »; le -tar- indo-iranien est secondaire, comme on le voit par av. lzamaoya « frère du gendre ». Il résulte de là que gener appartiendrait au fond à la famille de gignō. Hitt. gena- « parent par alliance » est peu clair. Il semble bien qu'il y ait là un terme de politesse, n'impliquant aucune parenté réelle.

genista (genesta, -tra; ginestra), -ae f. : genêt (Vg., Plin.).

Origine inconnue; panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à genēsta (logoud., fr.), ginestra, ital. ginestra; cf. v. h. a. *ginist, all. Ginster. M. L. 3733 et B. W. s. u. Pour la variation de la finale, cf. ballista et ballistra; de la voyelle, arista et aresta; lepesta et lepista. V. André, Lex., s. u.

genitor, genius : v. le suivant.

genō, -is et gignō, -is, genū, genitum, gignere : engendrer, puis, par extension, « produire, causer » (sens physique et moral). La forme sans redoublement et à vocalisme e de la racine est attestée — du reste rarement — jusqu'à Varron, à l'actif et au passif : genit, genunt, genat, genitur, genuntur, genī. Mais la forme usuelle au présent est la forme à redoublement et à degré zéro, gi-gn-ō, d'aspect déterminé, qui est usité de tout temps, et il se peut que genō ait été refait secondairement sur genū.

Le perfectum est genuī et le supin genitum. Le présent (gnāscor est une autre forme de la même racine : et c'est avec ce présent qu'est lié l'ancien adjectif en -to- de la racine, gnātus). Le participe présent neutre pluriel gignentia s'emploie parfois pour désigner « tout ce qui pousse » et en particulier « les plantes ». Formes romanes très rares et douteuses. M. L. 3760 a, 3761.

Composés de gignō : in-gignō : usité seulement au parfait ingenū et au participe ingenitus : inculquer, au la naissance (v. fr. engenouir, prov. engenoir, M. L. 4421). prō-gignō : prolonger sa race en engendrant; et simplement « engendrer, produire » (cf. prōducere). Il y a tendance en latin à renforcer les formes de la racine *genā- avec le préverbe prō- : ainsi prōgignō, prōgnātus, prōgenerō, prōgenitor. Cf. de même prōcreāre, prōgnātus. Composés plus rares : ēgignō (Lucr.); congignō (Plin.); d'après congenitus?; regignō, cf. les composés de (gn)āscor.

Formes nominales et dérivés : 1° genitor m.; genitrix f. : celui, celle qui engendre ou a engendré. Correspond au gr. γενέτωρ (-τήρ), γενέταιρα; l'osque Genētai « genitor » (cf. Genita Mana dans Mart. Cap. 2, 164; Plin. 29, 58) est plutôt à comparer avec γενέτης. Genitor, -trix appartiennent surtout, comme leurs correspondants grecs, à la langue poétique; Cicéron n'en a que de rares exemples, dans des passages de style soutenu. La distinction originelle entre pater et genitor est, du reste, le plus souvent abolie; Ennius, A. 113, dit bien o pater, o genitor, où les deux mots semblent distincts; mais, A. 456, o genitor noster Saturnie traduit l'homérique ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη. Toutefois, un fils impubère, ou un célibataire, peut être revêtu de la patria potestās; il sera pater familiās sans être genitor. Composés : progenitor, -trix. Irl. genitor.

geniūra f. (époque impériale) : 1° génération, natalité; 2° créature (langue ecclésiastique; cf. creatūra); genitālis, geniūbilis = γέννωος Appartient à la langue de la poésie et à la prose impériale; gignem (rare et tardif, Vulg., Tert.) : produit, progéniture. Calque du gr. γέννωμα; cf. N. T. Matth. 3, 7; genio : γεννώ (Gloss.) : ingenitus = ἀγεννητός et ingentogenitus = ἀγεννητογενής (langue de l'Église).

2° genus, -eris n. : = gr. γένος; naissance, race (souvent en bonne part « noble naissance », cf. generosus, et Enn., Sc. 334 V², pol mihi fortuna magis nunc deſt quam genus); par suite « toute réunion d'êtres ayant une origine commune et des ressemblances naturelles » : g. hominum, g. hūmānum, piscium g., à la différence de gēns, qui ne s'applique qu'aux hommes. Le sens s'en est étendu aux choses abstraites et inanimées, et le nom a pris le sens de « classe, genre », dicendī genus. Dans la langue philosophique, sur le modèle du grec, qui oppose γένος à εἶδος, genus s'est opposé à pars, speciēs, e. g. Cic., Or. 4, 16, nec uero sine philosophorum disciplina genus et speciēm cuiusque rei cernere..., nec tribuere in partes possumus. De même generalis « générale, qui se rapporte à un genre ou à une espèce », s'est opposé à specialis, singuli, comme en grec γενικός s'oppose à εἰδικός, et a pris le sens de « général », cf. Cic., Off. 1, 27, 96; Quint. 12, 2, 18; de là generalitās (iv^e siècle), M. L. 3738; irl. generāille. Adv. generāliter = γεννωώς.

Autres dérivés de genus : generō et ingenerō, -ās (ce dernier fréquent dans Cic.) : engendrer, M. L. 3731 et 4418. De là : generātiō (époque impériale), M. L. 3732; generātor (Cic., Vg.), -trix (tardif), -tōrius (latin de l'Église); generābilis (Plin.); generātilius (= γεννητικός Boèce); generāscō (Lucr.); congenerō : engendrer ensemble; tardif, tiré sans doute de congenerātus qui est dans Varr. et Colum.; congener =

γεννητός (Plin.); prōgenerō (cf. prōgnātus à côté de nā-generātum : par espèces; en général (opposé à singulūm); generosus : de [bonne ou noble] race; se dit des hommes, des animaux, etc.; par suite « de sentiments nobles ou généreux »; generositas (époque impériale). Cf. γενναίος, γενναίότης. d'après ἀγενής, δυσγενής; d'engénérer (classique, depuis Cic.) et exgener (Nov. Justin.). bigener, -a, -um : de deux races, bâtard; attesté de plus Varron, calqué sans doute sur ἀγενής.

Pour genuitus, v. genū. genitius : 1° relatif à la génération (Apollō Genitius de Caton est identique à Phoebus Genitor de Valerius Flaccus), original, générique; 2° terme technique de grammairie : g. cāsus (Quint., Suét., où il remplace le patricius cāsus de Varron) traduit le gr. γεννη πτώσις.

3° genius, -i m. (genium tardif, d'après ingenium) : Augustus : genius, inquit, est deorum filius, et parens hominum ex quo homines gignuntur. Et propterea Genius meus nominatur, quia me genius, P. F. 84, 3. Le Genius est d'abord une divinité génératrice qui préside à la naissance de quelqu'un : genium dicebant antiqui naturalem deum uniuscuiusque loci uel rei uel hominis, Serv., Ae. 1, 302; puis la divinité tutélaire de chaque individu, avec laquelle celui-ci se confond; de là des expressions comme indulgere genio et le sens de « inclinations naturelles, appétits » et « génie » (sens dans lequel genius double ingenium). Le sens ancien apparaît dans le dérivé genialis, en particulier dans genialis lectus : geniales sunt proprie lecti qui sternuntur puellis nubentibus : dicti a generandis liberis, Serv., Ae. 6, 603; et dans genialia « rites du mariage ». D'après indulgere genio, l'adjectif genialis a pris le sens de « qui sacrifie à son génie, qui se donne du bon temps, joyeux » : genialis dies, geniales diui (Cérès et Bacchus); même sens dans les dérivés tardifs genitatus (congenitatus, Cassiod.), genialitās. Cf. aussi dēgeniare.

4° gēns, gentis f. (ancien thème en -i-; génitif pluriel toujours en -ium, accusatif pluriel souvent en -is, -eis; depuis l'Italie, le pluriel gentēs est aussi masculin, cf. Thes. VI 2, 1843, 7 sqq.) : proprement la gēns est le groupe de tous ceux qui se rattachent par les mâles à un ancêtre mâle [et libre] commun. La communauté d'origine de tous les membres d'une gēns, gentiles, se révèle par la communauté du nom, gentilicium nōmen, qui est le nom de l'ancêtre éponyme (May et Becker, Précis, p. 40). Cf. P. F. 83, 20, gentilis dicitur et ex eodem genere ortus, et is qui simili nomine appellatur, ut ait Cincius : « Gentiles mihi sunt qui meo nomine appellantur ». Gēns, à l'origine, désigne donc le « clan ». Mais le sens du mot s'est soit étendu, soit rétréci à mesure que la notion du « clan » s'effaçait, et gēns a servi à désigner la famille, la descendance, la race, et aussi la nation, le peuple (cf. gr. γένος); de là, à basse époque, congenilis = οὐδέθεός. À l'époque impériale, gentēs désigne les nations étrangères, par opposition au populus Rōmānus; de là, dans la langue de l'Église, l'emploi de gentēs pour traduire le gr. τὰ ἔθνη les « païens » (le mot grec lui-même étant une traduction de l'hébreu goi dans

ce sens), par opposition aux Juifs et aux chrétiens; v. E. Löfstedt, Syntactica, II, p. 464 sqq. Gentilis, gentilitās offrent un développement de sens parallèle. Sur la différence entre gēns, genus et natiō, v. Thes. s. u., 1843, 25 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3735; et celtique : irl. genti, britt. gwys.

Autres dérivés : genticus (rare; Tac., Tert., Gloss.), adjectif formé sans doute d'après ciuicus. Gentilicium (-licus) est à gentilis comme natalitium à natalis. Cf. aussi gentilius adv. (Tert. d'après diuinitus).

5° Mots en gen-, gn-, qui servent de second terme de composés :

-gena, -ae m. : second terme de composés du type indi-gena, dont la plupart appartiennent à la langue poétique et sont formés sur le type gr. en -γενής : uerbi-, urbi-, nūbi-, hirci-, palūdi-, nymphi-, folli-, sōli-, flammī-, spūmi-, aliēni-, igni-, amni-, omni-gena, etc. Sur l'existence présumée d'un ancien masculin en -genas, du type indigenas (cf. horticapras, pascidas), v. de Saussure, Mél. Havet, 469 sqq.

-genus, -a, -um : caeci-, nūbi-, prīmi-, multigenus, etc. Ce type semble avoir été ajouté après coup aux substantifs en -gena.

-genius, -a, -um : primigenius (primogenius); cf. gr. πρωτογενής.

-gnus, -a, -um : bignae « geminae dicuntur quia bis una die natae », P. F. 30, 22; beni-, malignus, M. L. 1034 et 5266; priuignus, -i; et aprugnus?, -gnus est devenu un simple suffixe, dont la parenté avec genus a vite cessé d'être sentie. Cette évolution a été favorisée par le fait que, par suite de l'homonymie, avec les composés en -gnus se sont confondus des adjectifs en *-no- du type salignus, ilignus (de salix, iler), qui ont été coupés sali-gnus, ili-gnus, d'où abiagnus.

6° Autres composés : in-genium : caractère inné, naturel (cf. ind-olēs) : se dit des hommes et des choses, cf. Vg., G. 2, 177, nunc locus aruorum ingenii; nature; en particulier « dispositions naturelles de l'esprit, génie » (dans les deux sens du mot français, cf. Plt., Cap. 165, ut saepe summa ingenia in occulto latent! et « invention ». Ancien, usuel. M. L. 4419; B. W. sous engin. Au sens de « génie » se rattachent ingeniosus; ingeniatus (archaïque et postclassique); ingeniolium (Arn., S^t Jér.).

prō-geniēs f. : descendance (sens abstrait et concret); par suite « enfant, rejeton ». Se dit des êtres vivants et aussi des plantes : uitis progenies (Colum.). Cf. prōles.

7° ingenius : 1° qui prend naissance dans, indigène (sens de l'adjectif dans Lucr. 1, 230, unde mare ingenui fontes externaque longe flumina/suppeditant!, où l'opposition de ingenui, externa est caractéristique); inné, natif, naturel, ingenua indoles, Plt., Mi. 632. 2° né de parents libres (par opposition à libertinus) et par suite « digne d'un homme libre, franc, ingenu » (cf. le développement de sens de liberalis) et même, en poésie, « délicat ».

Dérivés : ingenuitās et, dans des inscriptions de basse époque, ingenuitās, ingenuinus. Ingenius est conservé dans les langues hispaniques, cf. M. L. 4422. Ingenius est généralement rattaché à la racine *genā- et s'explique correctement par *en-gen-uo-s, avec le suffixe -uo- qu'on a dans adsidius, uacuus, étymologie qui s'accorde avec le premier sens de l'adjectif. Mais le second

sens inclinerait plutôt à rapprocher ingenuus de genuinus et, par là, à le rapprocher de genū. Peut-être le premier sens est-il un sens faussement étymologique, donné à l'adjectif à partir du moment où la signification en a été oubliée. Peut-être y a-t-il eu contamination de deux formations primitivement distinctes. V. M. Leumann, Glotta, 18, 270.

80 germen, -inis n. : germe, bourgeon, rejeton ; par extension, « descendance » : est quod ex arborum surculis nascitur ; unde et germani quasi eadem stirpe geniti ; P. F. 84, 8. Attesté seulement depuis Lucrèce ; mais germen est dans Ennius et Plaute, et la forme est sûrement ancienne. M. L. 3744. — De là : germinō, -ās « germer » et « laisser pousser », M. L. 3745, et *germināre, 3745 a ; germinātio, germinātus, -ūs (Colum., Plin.) ; germināscō, -is (bas latin) ; con-, ē-, prae-, prō-, re-germinō, termes techniques d'agriculture.

90 germānus : qui est de la [même] race, authentique, naturel, e. g. Cic., Agr. 2, 35, 97, illi veteres germanique Campani. Souvent joint à frāter, soror, d'où germānus et germāna « frère » et « sœur » ; cf. Plt., Men. 1102, spes mihi est vos inuenturum fratres germanos duos/geminos, una matre natos et patre uno uno die ; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 3742, notamment en espagnol et en portugais, à cause du sens spécial pris dans ces langues par frāter, qui désigne le « membre d'une confrérie religieuse » (cf. gr. ἀδελφός en face de φράτηρ « membre d'une φράτρια »).

Dérivés : germānitas ; germānitus (d'après hūmānitus) ; congermānescō. — Sans doute de *germn-ānus. Pour la forme, cf. hūmānus, hūmānitas.

La racine *g'enz-, *g'n- « naître, engendrer » est largement représentée dans les langues indo-européennes ; elle ne manque guère qu'en balte et en slave (v. cependant l'article gener). Elle fournit à la fois des formes verbales et des formes nominales.

Il y a un nom racine à valeur passive qui en sanskrit est jādā, et surtout, avec préverbe, prājdh « postérité, descendance » ; le latin a la même forme, avec l'élargissement usuel *-ye-, d'où prō-gen-ies. Cf. av. fra-saintiās « postérité », élargissement par -ti- du même thème, et non mot en -ti-, comme le montre le vocalisme. Got. kuni « race, tribu », v. angl. cynn « descendance » représentent un dérivé de ce nom racine. Lat. indi-gena est sans doute une formation relativement récente, comme aussi irl. ogamique enigena « fille ».

Un thème en *-es- est attesté par lat. genus, gr. γένος, skr. jānāh (génitif jānāzah) « race, famille » ; cf. aussi arm. čn « naissance », nom verbal près de enanim « je nais ».

Le nom d'agent est genitor, avec le féminin genetrix ; cf. gr. γενετωρ et γενετήρ, avec le féminin γενετήτρα ; skr. janitā « celui qui engendre », féminin jānitri. — Arm. enawl « parëns » a une forme à part.

Des formes de type *gnē-, gnō- de gr. γυνός « parent », γυνός « de naissance légitime », le latin n'a rien gardé. Il a réservé *gnō- à la racine de (g)nāscō.

La racine est dissyllabique. Mais, par suite d'actions analogiques, il y a un nombre de cas où elle est de forme monosyllabique. Par exemple, alors que lat. genitum est la forme attendue, le skr. jānūh « créature » est analogique. Le védique a à la fois jāniman- et jānman-

celui-ci favorisé par le fait que la forme évite l'accumulation de brèves : le lat. germen (avec le dérivé germenus, dont le détail est obscur) repose sur *gen-men (cf. carmen).

L'adjectif en *-to- de la racine dissyllabique est, par jādūh « né », av. zātō, lat. (g)nātus (pél. cnatois « nātis »), got. -kunds (himina-kunds « époux/nous », etc.). Ce mot a servi pour former des noms désignant la parenté : co-gnātus, agnātus. C'est ce qui a permis à la forme germanique de devenir l'équivalent d'un simple suffixe (v. M. Cahen, Mél. Vendryes, p. 74 sqq.).

Avec le nom de l'accusé de l'accusatif, decem annō nātus, il a pris le sens de « âgé de », comme gr. γηρόν « né », av. zātō, lat. (g)nātus (pél. cnatois « nātis »), got. -kunds (himina-kunds « époux/nous », etc.).

L'abstrait en -ti- correspondant est nātio, cf. ombrien natin e « natiōne, gente ». On trouve à Préneste le sens de « naissance » : nationu cratia « pour une naissance ». La formation de gēns est comparable à celle de v. lat. kind (féminin) « race » (le gotique a un dérivé kindun « ἡμίμων » qui suppose le même mot) ; cf. v. h. a. kind (neutre) « enfant ». Il résulte de là que gēns n'est guère ancien, malgré son air archaïque : c'est un abstrait nouveau, fait sur genō, etc. ; les abstraits en -ti-, en dehors des composés, sont de formation nouvelle.

Au second terme des composés, le latin offre -gnus, notamment dans priuignus, et le groupe a un sens dévié : benignus, malignus, assez nouveau, puisque bene et male y ont une brève qui résulte d'une innovation latine ; cf. le type gr. νεο-γνός « nouvellement né » (v. Jacobsohn, Χάρτις, 449), peut-être germ. *erkna « authentique » (got. airkhs, v. h. a. erkan), si er- est un premier terme de composé.

Le mot genius est un dérivé latin. On trouve la formation en *-yo- en indo-iranien et en germanique. Même formation dans le neutre ingenium.

Les formes verbales indo-européennes sont mal conservées ; celles qui se trouvent sont en partie peu archaïques ; le germanique n'en a que le causatif v. angl. cennan « engendrer », cf. skr. jandyati « il engendre, donne le latin n'a pas l'équivalent.

La racine thématique de skr. jānati « il engendre » et du présent archaïque lat. genō est inattendue dans une racine dissyllabique ; le fait que gr. γενόμενος sert d'aoriste montre qu'il y a quelque chose de trouble. L'aoriste arm. cnay « je suis né » se rattache à la même forme.

La forme à redoublement de gr. γίγνομαι « je deviens » et lat. gignō « j'engendre » indique, comme on l'attend, le procès arrivant à son terme.

Pour le sens de « naître », il y a des dérivés variés : le type à *-ye/o- se trouve à la fois dans skr. jdyate « il naît », av. zayēte et dans le présent irl. -gainiur « je nais ». L'arménien recourt ici à enanim « je nais », fait sur l'aoriste cnay. Le lat. (g)nāscor a pu être fait avec *-ske/o-, sur l'élément radical à vocalisme zéro ; la différence de vocalisme suffisait à distinguer (g)nāscō, fait sur un aoriste *gnō-.

Le latin a ainsi constitué deux groupes, celui de gr. gnō, gēns, genius, ingenuus, ingenium, etc., et celui de nāscor, nātus, nātio, nātūra, dont le rapport n'est plus senti. Le premier de ces groupes maintient l'idée de « descendance », et, en particulier, de « descendance authentique », de « parenté reconnue », par suite de « groupe social fondé sur la parenté » ; l'autre exprime

plutôt le fait de la « naissance » ; mais nātio, nātūra, agnātus, cognātus montrent que le sens ancien avait laissé des traces.

gēns : v. genō 40.

gentiāna, -ae f. : gentiane. Devrait son nom au roi Illyrien Gentius qui l'aurait découverte ; cf. Plin. 25, 71. Sur des désignations semblables en grec, v. Cuny, MSL 19 : 194 sqq. M. L. 3735 a (formes savantes).

genū n. (genū à la coupe dans Vg., Ae. 1, 320 ; Ov., M. 12, 347 ; les formes varient : genus m. Lucil. ap. Non. 207, 29 ; genum, -i n. Front. genua, -drum depuis Vitruve. Sur la déclinaison, v. Thes. VI 2, 1874, 80 sqq.) : genou. Ancien, usuel. — Un sens général « articulation » se montre dans le diminutif geniculus « coude ; objet coudé » (Vitr.). Dans le sens de « genou », a tendu à être remplacé (peut-être par analogie avec articulus) par le diminutif neutre geniculum, ou, sous l'influence de genū, geniculum déjà dans Varro, et qui a fourni de nombreux dérivés : geniculatus, d'où genuclō, geniculō, -is et congenulō (Cael., Sisenna) « genū reduplicatō cadere » ; ag-, in-, pro-genulus : γουνοῦλα (Gloss.), geniculatio, geniculōsus ; in-geniculus : i. Hercules, nom d'une constellation correspondant à τὸ γένουον du grec ; cf. ingenuclō, -ās, M. L. 4420. Genū est à peine attesté dans les langues romanes, alors que geniculum est pan-roman ; cf. M. L. 3736, 3737.

A genū se rattache, au moins étymologiquement, l'adjectif dérivé :

genulinus : inné, natif, authentique. Synonyme de ingenuus, rare, mais employé par Cic., Rep. 2, 15, 29. Il est à remarquer que l'adjectif n'est attesté, semble-t-il, que dans des sens figurés et avec des noms abstraits : g. uirtutes, g. honorēs, g. pietās, et non avec les noms du fils et de la fille, dont il devait être à l'origine l'accompagnant naturel et où il a été éliminé par ingenuus.

Tant que ce mot était rattaché à gignō, gignere, la dérivation en demeurait inexplicquée, la racine *gen- ne comportant aucun thème en -u-. On sait maintenant que l'adjectif ne dérive pas de genus, mais de genū. Pour témoigner qu'il reconnaissait l'enfant nouveau-né pour sien et l'admettait dans la famille, le père, à l'origine, le prenait à terre, où il avait été déposé, et le plaçait sur ses genoux ; et l'enfant ainsi reconnu était dit genulinus. L'expression s'est conservée en latin ; mais, le rite de reconnaissance étant tombé en désuétude, la parenté avec genū n'a plus été sentie et l'adjectif a été rattaché à genus et même employé seulement dans un sens dérivé ; cf. ingenuus, s. genō, 7.

Autres dérivés et composés : genuale : γουαρτόδεσμος ; genudius (lire genu(c)larius?) = γουνοπατής ; genulectō = γουνοκλίνας (langue de l'Église) ; in-, pergenulus (Gl.).

Le nom du « genou » en indo-européen a une forme définie, mais avec des vocalismes divers qui tiennent à ce que la flexion comportait des élargissements. La forme du mot varie : hitt. genu, gr. γόνυ, skr. jānū (d'accord avec pahlvi zānūk), lat. genū présentent trois vocalismes distincts. Il y a un élargissement -r- dans le nominatif-accusatif arm. cunr « genou » (le pluriel est cungrk) et un élargissement -n- dans gr. γονυφότος (hom. γούνατος, att. γούνατος), véd. jānūnī « les (deux) genoux ».

Le vocalisme à degré zéro apparaît dans des dérivés comme gr. γώνη « jarret », γυνή « à genoux », got. kniu (dérivé thématique) « genou » ou des composés comme gr. γυν-πετος, véd. jñu-bādh- « qui presse les genoux », pra-jñu « qui a le genou en avant ». C'est sans doute sur une forme de ce genre que repose irl. glán « genou ». Par des formes irlandaises qu'a étudiées M. Loth, Rev. celt. (1923), p. 143-152 (cf. toutefois Thurneysen, KZ 57, 69 sqq.), et par une forme sogdienne qu'a rapprochée M. Benveniste, BSL 27 (1926), p. 51, on voit que l'usage de faire reconnaître l'enfant en le mettant sur les genoux de son père (v. Homère I 455, τ 400) a abouti à des formes linguistiques. Cet usage semble attesté en latin par genuinus. On peut se demander dès lors si le nom genū du « genou » ne devrait pas être rapporté à la racine de gignō et même si le vocalisme e de lat. genū ne serait pas dû à une influence de genō. Cf. toutefois genae.

genulhus : v. genū et genae.

genus : v. genō 20.

gerdius, -I m.f. tisseur (Lucil.). Sans doute emprunté au gr. γέρδιος, γερδιός.

germen, germānus : v. genō, 80, 90.

gerō, -ia, gessā, gestum, gerere : porter (sur soi ; cf. les composés armi-ger, corni-ger, saeti-ger ; mais la différence avec ferre est souvent insensible (cf. gerulum et lāturus sum employés conjointement, Plt., Ba. 1002-1003). Très voisin également de habēre « tenir », cf. gestus, sē gerere et habitus, [sē] habēre. Ovide écrit, M. 7, 655, mores quos ante gerant | nunc quoque habent. Pourtant, gerere comporte fréquemment une idée accessoire d'activité propre et de consentement du sujet, qui se montre dans rem gerere (bene, male), magistratum gerere « prendre sur soi, se charger volontairement de » ; cf. Varr., L. L. 6, 77, contra imperator quod dicitur res gerere, in eo neque facit neque agit, sed gerit, i. e. sustinet, transtatum ab his qui onera gerunt, quod hi sustinent. De là, par extension, « exécuter, accomplir, faire », cf. mōrem gerere alicui « accomplir le caprice de quelqu'un » ; res gestae ; gesta, -drum (synonyme de acta) ; gerundium, -i (d'après participium) ; gerundius modus, dérivé par les grammairiens du participe futur passif gerendus « mode de l'action à accomplir » ; d'où irl. gerind. Attesté de tous temps. Mais gerō, qui faisait double emploi avec facere et portāre, n'est pas représenté dans les langues romanes ; gesta s'est maintenu dans des formes savantes en vieux français et en provençal, M. L. 3749.

Dérivés : 1° en ger- : -ger (-gerus), -a, -um second terme d'adjectifs composés, cf. plus haut armi-ger, etc. (sur la différence de sens avec les composés en -fer, v. ferō), et mōri-gerus, v. mōs ; à basse époque, piligerō, -ās (Mul. Chir.) ; -geriēs, -ei f. : dans congeriēs ; gerulus m., gerula f. : porteur, porteuse, terme général qui s'est spécialisé dans les langues techniques. Gerula dans Plin. désigne l'abeille ouvrière ; dans les langues romanes, il est appliqué à différents objets servant à porter : hotte, cuve, etc. M. L. 3747. Composés plautiniens : salūti-, scūtigerulus, gerulif-gulus (Ba. 381).

2° en gest- : gestio : administration, gestion (classique, mais rare; Cic., Inu. 1, 26, 38; 2, 12, 39); gestus, -us m. : manière de se tenir, port, attitude, geste; d'où gestuosus (Gell., Apul.); gestor : porteur (très rare, Plt., Dig.); glosé aussi γυμναστής;

gestio, -as : fréquentatif de gerō, dont le sens souvent ne diffère guère du simple; cf. Plt., Ps. 427 sqq., homines qui gestant quique auscultant crimina | si meo arbitratu liceat, omnes pendean, | gestores linguīs, auditoribus auribus. Spécialement : « porter en litière »; et « porter un enfant, être enceinte » (déjà dans Plt. par substitution à ferō); 2° enfin gestio est glosé γυμνάζω, gestor, γυμνάζουμαι. Dérivés : gestāmen (poétique et postclassique) : ce qui est porté, armes, boucliers, etc.; ce qui porte, en particulier litière; gestātus, -us; gestātiō, gestātor, -trix, gestātorius (-ria, -rium substantivés), gestābilis, tous de l'époque impériale; gestātiō, -ās (archaïque).

gestio, -is : faire des gestes violents, sous l'effet d'une émotion (généralement agréable), être transporté, exulter; gestū qui subīta felicitate exhilaratus nimio corporis motu praeter consuetudinem exultat, P. F. 85, 13 (cf. Serv., G. 1, 387); de là « brûler de, désirer ardemment » (suivi d'un infinitif complément). Composé : praegestio.

Gestio est dérivé de gestus, comme singultio de singultus. Les verbes dérivés en -tio servent souvent à marquer un état physique, cf. Ernout, Morphologie, § 229. Ancien, usuel. M. L. 3749 a.

gesticulator, -aris (époque impériale; Cicéron dit gestire, gestum agere) : gesticuler (Pétr., Suét.). Semble créé pour remplacer gestire spécialisé dans le sens abstrait de « brûler de »; d'après le modèle iacio : iaculator. Il est difficile de dire si gesticulator est un dénomiatif de gesticulus (-lum) ou si le mot est tiré du verbe. Gesticulator apparaît, en tout cas, avant gesticulus, qui n'est pas attesté avant Tertullien. De là gesticulator, -tio.

Composés de gerō : ag-gerō : apporter, amonceler; d'où aggestus, -ūs (latin impérial), M. L. 277 b; aggestio (bas latin); aggeriēs, M. L. 277 a; cf. aussi agger; congerō : entasser; congeriēs « masse, tas », M. L. 2145; terme de rhétorique traduisant οὐρανοποιός; congestus, -tio; congesticius (cf. empticius); digerō : porter de côté et d'autre, répandre, distribuer (cf. Digesta, -ōrum, le Digeste, proprement « choses classées », nom des Pandectes); par suite, dans la langue médicale : 1° répartir les aliments dans l'organisme, digérer (= concoquere); 2° dissoudre, relâcher, M. L. 2636 (formes savantes). Nombreux dérivés et composés, la plupart techniques et livresques : digestio, digestus, -ūs : distribution, digestion; digestivus, digestilis, -ibilis, digestor; digestorius et indigestus : non rangé, confus; langue médicale « qui ne digère pas » ou « non digéré »; indigestiō, -tus, -ūs, indigestibilis; egerō : porter dehors; langue médicale « évacuer »; d'où egeriēs « excrément », egestio, egestus, -ūs; egestivus : purgatif; ingerō : porter dans, introduire; ingestio (bas latin); intergerō (tardif), d'où intergerivus (pariēs) : mur mitoyen (Plin.). Mot expressif que M. Trautmann, KZ 42, 372, a rapproché de lette gīstus, gībt « se courber », gibbis « bossu » et de v. sl. keif « de travers, bossu ». La forme germanique usuelle est v. isl. skeifr, v. angl. scāf « de travers ». Cf. v. isl. kippa « reculer ». La forme *gubbus attestée par des langues romanes et le vénitien gufo indiquent

regesta, -ōrum « liste, registre », d'où britt. restr., de gestra (influence du français?); suggerō : mettre dessous, apporter dessous; fournir (cf. suppediō), procurer; gérer (latin impérial); suggestum; suggestio, -tio, -tus, -tus supergerō (Col.).

*antegeriō (anti-) « de préférence ». Adverbe archaïque cité par Festus et Quintilien, mais non attesté dans les textes.

Un verbe comme gerō n'a guère de chance d'être emprunté; mais on ne trouve dans les autres langues indo-européennes rien qui ressemble nettement au *gerō, gestus. On rapproche souvent v. isl. kōs (glossatif kasar) « congeriēs », hasta « jeter », mais cela n'éclaircit pas le groupe latin. Il est exceptionnel qu'un verbe radical de type aussi archaïque n'ait pas de correspondance hors du latin.

gera, -ae f. (usité surtout au pluriel) : gerrae cratae uimineae, P. F. 83, 1. Emprunt au gr. γέρρα, γέρρα lui-même d'origine inconnue. Semble différent, malgré l'étymologie populaire, du suivant.

gerae : « sottises », exclamation ironique sans doute empruntée au grec de Sicile, où γέρρα désigne les alibos de l'homme ou de la femme. A ce second gerrae se rattachent probablement gerrō (cf. dor. Γέρρα) et gerrō, -ōnis (congruae dans Fest. 382, 20), mots de langue comique; cf. P. F. 35, 15; cerrones (l. ger-), leu et inepti... V. Thes. s. u.

gerrōs (girris Gloss.), -is m. : poisson, sans doute sorti d'anchois, glosé γαυδέας, Gloss. Philox. Conservé en français, italien, provençal. M. L. 3746; cf. jarret, qui désigne le picarel.

Dérivés : gerricula et peut-être gerrinus (Plt., Ep. 233).

gestio : v. gestus, s. u. gerō.

goum : v. gaeum.

*geusia, -ārum f. : gosier (Marcell. Empir.). Sans doute gaulois. M. L. 3750; B. W. s. u.

gibber, -a, -um; gibbus, -a, -um (la forme la plus ancienne semble gibber, qui est dans Varron; gibbus est de l'époque impériale) : bossu. Ancien (Lucil.). Technico ou familier. — Substantif gibber, -ris n.; gibbus, -i; gibba, -ae : bosse, gibbosité. Dérivés : gibberōsus, cf. tuberōsus; gibbōsus, tous de l'époque impériale; gibbula (Chir.); gibātus, -a, -um (Anth. 204, 12)?

Les langues romanes attestent gibbus, *gibbulus et des déformations *gimbis (gimberōsus, CGL III 620, 74; gembrōsus, Isid., Quaest. test. 48, p. 206 b; cf. sambatus, sambūbus, etc.), *gubbus, *gumbus, *glibbus (roum. gheb, cf. Graur, Mél. ling. 26), un dérivé *gibberivus, M. L. 3755, 3754, 3753. L'emploi de gibber comme adjectif et substantif à son correspondant dans l'emploi de ūber, tūber et de pūber. Mot expressif que M. Trautmann, KZ 42, 372, a rapproché de lette gīstus, gībt « se courber », gibbis « bossu » et de v. sl. keif « de travers, bossu ». La forme germanique usuelle est v. isl. skeifr, v. angl. scāf « de travers ». Cf. v. isl. kippa « reculer ». La forme *gubbus attestée par des langues romanes et le vénitien gufo indiquent

une interférence avec gr. κούφος « courbé en avant », κούφος « bosse ». — Les mots qui désignent cette infirmité ont ailleurs des formes voisines : skr. kubjāh « bossu », pers. kūz et m. h. a. hogger.

*gigarus, -im (?) : draconteum, serpentine. Gaulois d'après Marcellus, Med. 10, 58. V. André, Lex., s. u.

gigas, -antis m. : emprunt littéraire au gr. Γίγας, -αντας d'origine inconnue. Passé dans la langue courante comme nom commun et de là dans les langues romanes, sous la forme *g'agante(m). M. L. 3758; B. W. sous géant.

Dérivé : gigantius.

gigeria, (gizeria), -ōrum n. pl. : entrailles de volaille, gésier. Terme de cuisine attesté seulement au pluriel, quoique le fr. gésier remonte à gīgērium, M. L. 3760; B. W. s. u. Les manuscrits de Nonius, p. 119, 18, attribuent à Lucilius une forme gizerini (lire gizeriani?), mais le texte est peu sûr, et, serait-il exact, on ne pourrait décider si la forme remonte à Lucilius ou représente une prononciation contemporaine de Nonius ou du copiste. Sur gizeriātor, v. gingriō.

Schuchardt, Z. f. rom. Phil. 28, 444 sqq., a supposé que le mot a pu être emprunté à une langue iranienne, où il désignait le « foie » (cf. persan mod. jigar « foie »; v. icur). Une origine punique a été aussi proposée (v. Thes. s. u.).

gignō : v. gen-, genō.

*gilarus, -i : carvi commun (Marc.). Gaulois? Cf. gilarus.

gillō, (gellō Gloss.), -ōnis (bas latin) m. : bocal, vase à rafraîchir. Glosé βαυκάλιον, Gloss. Philox. Diminutif : gellunculus. Origine inconnue. Semble sans rapport avec gelū (cf. Niedermann, E und i, p. 65.)

gilius, -a, -um : isabelle, alezan clair. Adjectif rare et technique qui désigne une nuance de la robe des chevaux; cf. Varr. ap. Non. 80, 3; Vg., G. 3, 83; Isid., Or. 12, 1, 50.

Origine obscure (celtique?), comme galbus, galbinus. Forme « populaire » à vocalisme i qui fait penser à helius pour le suffixe; cf. flāuus.

gingiliphus : v. gingriō.

ginglua, -ae f. (surtout au pluriel ginglucae) : genive(s). Attesté depuis Catulle. Panroman. M. L. 3765 (avec un doublet ginluca).

Diminutif : gingiulus (Apul.). Il n'a été fait que de rares rapprochements vagues sur lesquels on trouvera une discussion détaillée par M. Ed. Schwyzer, KZ 57, p. 260 264 et 274-275. La forme rappelle celle de salua et fait penser à un dérivé à redoublement *gen-g-ia.

gingriō, -is, -itō : gingrivre anserum uocis proprium est. Vnde genis quoddam tibiariam exiguarum gingrinae, P. F. 84, 12. Cf. gingrum : φωνή χηρός (Gloss.); gingritus, -ūs. L'abrégié de Festus, P. F. 84, 14, a une glose gvariator : tibicen, qu'il faut peut-être corriger, avec O. Müller, en gingriator. — A la même famille se rattache la forme d'ablatif gingliiphō qu'on lit dans Pétr.,

73, 4, qui rappelle gr. γυγγλιόμος γαρφαλιόμος ἀπό χειρῶν, γέλως, Hés. Une sorte de flûte s'appelle en grec γυγγρος, γύγγρος, γύγγρι.

Cf. garrīō, autre verbe expressif. Le redoublement est du type de cancro.

ginnus : v. hinnus.

*girba : pila ubi tisanas pistantur, CGL V 298, 32. Mot de Cassius Felix, traduisant le gr. δάμος. Sans doute d'origine sémitique, cf. Helmreich, ALLG 1 327.

girgillus, -i (Isid., cf. CGL V 604, 4; 620, 3) m. : cylindre tourné par une manivelle pour tirer de l'eau d'un puits; moulinet; dévidoir.

Mot expressif, sur l'origine duquel on ne peut faire que des hypothèses vagues. V. Cuny, MSL 19, 198. Cf. all. Gargel. M. L. 3685, garg.

gīt (indéclinable) : nigelle, plante (cf. Pline). Mot sémitique. Formes vulgaires et tardives : gittis, gītus, gitter, etc. M. L. 3768 a, gittus. V. André, Lcx., s. u.

gizeria : v. gigeria.

glaber, -bra, -brum (glabrus vulgaire et tardif) : sans poil, glabre; substantif glaber m. : esclave épilé (et favori). Attesté depuis Plt. Technique ou familier.

Dérivés : glabrō, -ās (deglabrō, Paul, Dig.); glabrēscō, -is; glabrēta, -ōrum n. pl. « places dénudées » (tous trois dans Columelle); glabriūs (Arn.); glabrāria, -ae f. (Mart.; cf. calvus/caluāria); glabellus, diminutif de tendresse dans Apulée; glabrōsus, synonyme de φλόος (Herm.); Glabriō, surnom de la gens Aclia. Glaber est représenté en toscan; glabrāre en roumain, cf. M. L. 3769-3770 et 2669, *disglabrāre. Forme à suffixe *-ro- et vocalisme à radical zéro, normal dans ce type (cf. rüber), d'un adjectif qui apparaît sous d'autres formes en germanique : v. h. a. glai « poli, brillant »; v. isl. gladr « brillant » et lit glodūs « lisse » (glōdžiū, glōsti « polir »), v. sl. gladū-kū « poli » (avec le dérivé gladiū « polir »). Hors de ce groupe de langues, le mot ne se retrouve pas.

glaciōs, -el f. (et glacia, -ae, ce dernier seul demeuré dans les langues romanes, M. L. 3771) : glace. Attesté à partir de Varron et Lucrèce; surtout poétique; rarement employé au pluriel (e. g. Vg., G. 4, 517).

Dérivés : glaciō, -ās (transitif et absolu) « glacer » et « geler » et congelaciō. Le composé est attesté avant le simple; congelaciō est déjà dans Cicéron et dans Caelius, glaciō est de l'époque impériale. Étant donné son sens, il est naturel que la forme à préverbe ait été créée la première; la forme simple en a été extraite par la suite; cf. congelō et gelō. Adjectif glaciālis, qui a tendu à remplacer gelidus, dont le sens s'était affaibli. Inchoatif glaciēsco (Plin.).

V. gelū. Suffixe -yē- (cf. aciēs), formation radicale obscure.

gladius, -i m. (gladium, cf. Lucil. 1187; Varr., L. 5, 116; 8, 45; 9, 81, d'après scūtium?, cf. balteus et balteum) : épée, glaive et « espadon » (poisson). Attesté depuis Plt. (cf. Capt. 915). Au contraire de ensis, vieux mot demeuré isolé (exception faite des composés littéraires) et conservé uniquement par la poésie, gladius, mot de la langue courante, fréquent en prose et en poé-

sie, est passé dans les langues romanes (cf. M. L. 3773, et en celtique : m. irl. *glac̃he*) et a fourni en latin des dérivés : *gladiarius* ; *gladiolus* (*gladinla* attribué à Mesala par Quint. 1, 6, 42), -i m. « petite épée » ; *gladiolus hortensis* « glaieul », M. L. 3772 ; *gladiator* (attesté depuis Tér.) et ses dérivés (*gladiatura*, Tac.) ; *gladiunculus* (III^e siècle, d'après *pugiunculus*?)

Il n'y a pas de verbe *gladiar* ; *gladiatus* (très tardif, Greg. Tur.) semble fait sur le type *toga togatus*, *gladiator* sur *gladius* comme *uindemiator* sur *uindemia*, *olitor* sur *olus*. Mais Cicéron emploie *digladiar*, sans doute d'après *dimico*.

Cf. irl. *claid-eb* « épée », gall. *clddyf*, etc.

Ce doit être un mot venu par les invasions celtiques, comme *carrus* ; v. Vendryes, Mél. F. de Saussure, 309 sqq.

glæsum (*glæsum*, qui est plus conforme à l'étymologie ; *glessum*), -i n. : ambre jaune, succin (Plin., Tac.).

Dérivé : *glæcarius* (-a insula).

Le nom de l'ambre est originaire de Germanic (*Aestii*), comme l'ambre lui-même ; cf. v. h. a. *glās*, v. angl. *glæðr*, etc.

glams : v. *gramiae*.

glāns (et *glandis*, Gloss.), **glāndis** f. : gland (du chêne) ; puis objet en forme de gland ; balle de plomb de la fronde ; gland du pénis. Cf. βάλανος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3778. — La forme de glossaire *glā(n)idine*, βαλάνη, CGL II 34, 13, suppose un doublet **glāden* ou *glāndis*, génitif *glāndinis*, cf. M. L., *Einf.*³, § 177 ; une forme *glāndō* (féminin) est dans Avien ; cf. *lendō* sous *lens* et *incus* sous *cūdō*.

Dérivés : *glāndium* n. : glande (terme de cuisine), languier ; *glāndulae* f. pl. : glandes du cou, appelées aussi *tonsillae*, amygdales ; glandier, M. L. 3777 ; irl. *glaine* ; *glāndulōsus* ; *glāndiōnida* (Plt., Men. 210), hybride joint à *pernōnida* ; *glāndarius* : qui produit des glands, M. L. 3774. Composés : *glāndi-fer* (= βαλάνη-φορος). V. aussi *iūglāns*.

Certains dialectes italiens ont des formes qui remontent à *glāndeola*, *glāndiola* (Gloss.) et *glāndicula* (ce dernier attesté dans les grammairiens). M. L. 3775, 3776.

Il a dû y avoir une forme simple du nom du « gland » dont la formation féminine dérivée lit. *glā*, etc., porte trace. Le grec a un autre dérivé, aussi féminin, βάλανος et l'arménien un dérivé, aussi thème en *-no-, *kalin* (génitif datif ablatif *kalinoy*). La forme latine a son pendant dans v. sl. *želodl*, qui est masculin et dont le vocalisme, surprenant dans un dérivé, provient sans doute du nom radical d'où est dérivé lit. *glā*. — Ce nom de fruit est du genre animé, à la différence des noms de fruits comestibles. — Les formes gr. βάλανος et surtout lat. *glāns* indiquent une forme **gela-* (et **gela-*), **gela-*, **glā-* de l'élément radical.

**glārāns*, -antis (Plin. Val. 4, 4) : chassieux. Forme sans doute corrompue. Cf. peut-être *glama*, *gramiae*.

glārea, -ae f. : gravier. Attesté depuis Caton. M. L. 3779.

Dérivé : *glāreōsus*.

Seulement des hypothèses incertaines.

glastum (ou *grastum*), -i n. : guède (Plin.). Mot gaulois. M. L. 3779 b.

glattiō, -is, -ire : glatir, japper (Suét., frg. 161, p. 250, 1 R.). M. L. 3781. Dérivé *glattif*, -ās. Cf. *glōciō*, *glōciō*, *blat(t)io*, etc. Verbe expressif. B. W. *glapir*.

glauciō, -is : molles... quos Graeci suuādoūs uocant... qui, cum loquuntur, glauciunt aliquatenus u oves (Phy. siogn. 115, p. 134, 13) ; *glaucitō*, -ās (de *catulis*, Anthol. 762, 60). Cf. le précédent et *glōciō*.

glaucus, -a, -um : glauque, d'un vert (ou d'un bleu) pâle ou gris. Emprunt au gr. γλαυκός, poétique ou technique ; depuis Accius, en prose depuis Columelle ; sur le sens dans Vg., G. 3, 82, v. P. d'Hérouville, *A la campagne avec Virgile*, 2^e éd., p. 103. A côté de *glaucius* existe une forme populaire, latinisée, *glaucūma*, -ae f. dans Plt., Mi. 148 (cf. *incūma*). Composés hybrides *glaucicomāns* (Juvencus), *glauciuuidus* « clārus » (Gloss.), sur lequel v. Fohalle, Musée belge, 1924, p. 56. Les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Cf. *glaucellus* « perce-neige », M. L. 3781 a ; *glaucia* « uiola », *glaucinus*, tous tardifs.

glēba, -ae (*glae-*) f. : 1^o boule, boulette et « morceau » ; 2^o spécialisé dans la langue rustique au sens de « motte de terre, glèbe » (seul ou avec un complément déterminatif : *g. agrī*, *g. terrae*), de là en poésie le sens de « sol » (Vg., Ae. 1, 531). A basse époque désigne enfin un impôt sur la terre. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3782 (avec un doublet osque **glīifa*?). Sur la graphie, v. Thes. s. u.

Dérivés (tous d'époque impériale) : *glēbula*, M. L. 3783 ; *glēbālis* ; *glēbārius* ; *glēbōsus* ; *glēbātio* : impôt sur la glèbe ; *glēbulentus* ; *glēbātum*.

Cf. lit. *glēbiu* « j'embrasse », *glōbiu* « j'embrasse » et *glābōju* « je conserve » ; pol. *glōbię* « j'assemble, je presse ». Cf., en germanique, v. h. a. *klāftra* « mesure des bras étendus ». L'è de *glēba* et du mot germanique indique un ancien nom radical athématique d'où la forme latine est dérivée. C'est l'élément initial **gl-* qui porte l'essentiel du sens ; car le latin a, d'autre part, *glomus*, dont la racine est ancienne (v. ce mot), et *glōbus*? En vieil anglais, *climban* « grimper » a à la fois la nasale et le *dh*.

V. aussi *glūs*.

glennō, -ās : glaner. Attesté dans la Lex Sal. Latinsation d'un mot gaulois ; cf. irl. *diglaim*. M. L. 3784. B. W. s. u.

glieciō, -is, -ire : jargonner, cri de l'oie. Cf. *glōciō* *glottiō*. Verbes expressifs.

glīs (et tardifs *glir*, *gliris*, *glirus*), **glīris** m. : loir, peut-être aussi nom de poisson, cf. *gliz* : τριπόρος (Gloss. Philox.). Attesté depuis Plt. M. L. 3787 (certaines formes romanes supposent **glere* comme le fr. *loir* ; cf. CGL V 537, 35 ; Meyer-Lübke, *Einf.*³, § 125, y a-t-il eu une flexion *glis*, **gliris*?) et 3786, **glirulus*. B. W. *loir*.

Dérivé : *glīrarium* n. : endroit où l'on engraisse les loirs (Varr.).

On a rapproché skr. *gīrīk* « souris ». Étymologie populaire dans Festus, 348, 9, *regisicū*. *Plautus...* etc.

cit. <u>nde etiam glires dicti sunt, quos pingues efficit somnus ; les loirs étant engraisés pour être mangés, cf. Varr., R. R. 3, 15.

gliscō, -is, -ere (forme déponente *gliscor* chez les archaïques, cf. Non. 22, 13 ; 481, 5 ; le triomphe de la forme active est sans doute dû à l'influence de *crecō*) : forme crecense est. *Gliscerae mensae*, *gliscentes*, i. e. *crecentes*, per instructionem epularum scilicet, P. F. 87, 22. Peut-être ancien terme de la langue des éleveurs [s]en- graisser », sens que le verbe a encore dans Columelle : *arellus paleis gliscit*, 7, 11, 1 ; puis « augmenter, croître » (à moins que le sens de « s'engraisser » ne soit dû à un rapprochement avec *glūs*, fait par l'étymologie populaire ; cf. le précédent) ; enfin « être transporté, exul- taire ». Se dit du physique comme du moral, avec un sujet abstrait, comme un sujet concret. Employé parfois en parlant d'un feu (e. g. Lucr. 1, 474). Ancien (Plt.), mais assez rare ; sans substantifs dérivés ; la forme d'adjectif *gliscerae* de P. F. est sans doute corrompue (l. *gliscere* <dicuntur> *mensae*?). Ne semble plus attesté après Tacite.

Composés : *con-* (d. λ. Plt.), *re-gliscō* (Plt.).

Sans étymologie claire. Skr. *ṛjyati* « il se précipite » est isolé et le sens en est tout autre.

glisomarga, -ae f. : sorte de marne, Plin. 17, 46. Mot celtique (sans doute du groupe de *glūs*). M. L. 3788 (*glison*) ; B. W. *glaise* et *marne*. Cf. *acaunumarga*.

glittus : *glittis* : *subactis*, *leuibus*, *teneris*, P. F. 87, 19 ; cf. Caton, Agr. 45, 1, *locus bipalio subactus siet*, *benegue terra tenera siet*, *benegue glittus siet* ; et la glose *glia* : *humus tenax*, CGL V 601, 7 (d'après *glūs*?). A rapprocher de *glūten*. Sans doute forme expressive, de **glēi-(t)-os*.

***glōba**, -ae f. : sorte de vêtement (Lyd.)?

***glōba**, -ae : *iunctūra* (Gloss.). Forme et sens douteux ; v. Thes. s. u. M. L. 3790.

glōbus (-bum, Gloss.), -i m. : 1^o boule, balle, sphère, globe ; cf. Cic., N. D. 2, 18, 47, *cum duae formae praesentis sint, ex solidis globus* (sic enim οσπαιραν interpretari placet), *ex planis autem circulus aut orbis qui κήλος graece dicitur* ; 2^o dans la langue militaire : formation dense, peloton (cf. *aciēs*, *serra*, *cuneus*) ; de là : foule dense, masse. Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *glōbō*, -ās : mettre en boule (usité surtout au passif) ; *glōbulus* m. ; *glōbōsus* = σφαιροειδής ; *glōbōsiūs* (Macr.) ; *glōbātum* (Amm. Marc.) ; *glōbeus* (bas latin) ; *conglobō* : réunir en boule, masser, pelotonner, et ses dérivés.

Les langues romanes attestent **globellus*, M. L. 3791 (sur *gubellum*, *hubellum*... quousi *globellum* dans Isid. 19, 23, 6, v. Sofer, p. 136 sqq.) ; **globilia*, M. L. 3792 ; **glōbula*, 3793 ; **glōbuscellum*, 3794, fr. *luisel*. Cf. *glēba* et *glomus*? Aucun rapprochement sûr.

glōciō, -is, -ire : glousser. Attesté depuis Columelle. M. L. 3795. Cf. *glattiō*, *glauciō*, *glottiō*, *glittiō*, *gluttiō* et *glōciāre* (l. *glōciāre*? cf. *glauciō*) : *gallinarum proprium est cum ouis incubiturae sunt*, P. F. 87, 17 ; *glōctōrō* : craqueter (cri de la cigogne).

Verbe expressif à *gl-* initial. Cf. v. angl. *cloccian*.

glomus, -eris n. (et *glomus*, -i m.?). Les langues romanes attestent *glomus* et **glemus*. Il y a eu contamination de deux formations : **glemus*, -eris (cf. *glomerāre* et, pour l'e, vén. *gemo*, it. du Nord *giemō*, et *glomus*, -i ; cf., pour ce procédé, *modus* et *pondus*). L'o de *glomus* est bref ; la scansion *glōmere* dans Lucr. 1, 360, n'est qu'un expédient pour éviter le tribraque dans l'hexamètre) : peloton, boule. Ne diffère guère de *glōbus* ; cf. *glōbus Parcūrum* = *glomus* P., Bücheler, CLE 492, 6, et aussi l'abrégié de Festus, 87, 14, *glomus in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur*. Ancien. M. L. 3801.

Dénominafif : *glomerō*, -ās « mettre en boule, pelotonner », M. L. 3798, avec les dérivés ordinaires : *glomerāmen* (Lucr.), *glomerātiō* (Plin.), *glomerābilis*, *glomerārius*, *glomerōsus*, *glomerātum* (Aetna) et les composés ad- (ag-), M. L. 278, et *con-glomerō*. Cf. aussi M. L. 3800, **glomellus*, et 3799, **glomisculum* (*glomisculum*, Gloss.).

Cf. irl. *glomar* « muselière, mors », lit. *glomōti* « embrasser », et le groupe germanique de v. angl. *climman* « grimper ». V. le groupe de *glēba* et aussi *glūs*.

glōria, -ae f. : renommée (= *fāma*, e. g. Plt., Mi. 524, o *scirpe*, *scirpe*, *laudo* *fortunas tuas*, | *qui semper seruias gloriām arituidinis* « ton renom de sécheresse ») ; spécialisé dans le sens de « bonne renommée, gloire », équivalent du gr. κλέος, et par dérivation, avec nuance péjorative, « gloriole ». S'emploie également au pluriel avec le sens de « vantardises », cf. Plt., Mi. 23, ou de « titres de gloire » (concret), cf. Plt., Tru. 889. Ancien, usuel, classique. Fr. *gloire*, v. B. W. s. u. Irl. *glōir*.

Dérivés et composés : *glōrior*, -āris « se glorifier » ; *glōriātiō* (mot formé par Cic., Fin. 3, 8, 28) ; *glōriātor* (Apul.) ; *glōriābundus* ; *glōriōsus* : glorieux, souvent avec nuance péjorative : « vaniteux, vantard », cf. le Miles *glōriōsus* de Plt. ; *glōriola* (Cic., Fam.) ; *glōrificus*, -ficō (langue de l'Église, cf. *clārificō*) ; *inglōriōsus* : sans gloire, d'où *glōrius* ; *inglōriōsus* (Plin.).

Étymologie inconnue. Forme dissimulée de **gnōria* d'après Ribezzo, Riv. indo-gr.-ital., 10, 296, qui compare *ignōrō*. Mais pareille dissimilation est sans exemple (cf. *gnārus*).

glōs, **glōris** f. : belle-sœur ; *uirī soror*, a *Graeco γαλώος*, P. F. 87, 16. Mot connu surtout par les grammairiens et les glossateurs ; deux exemples dans les textes. N'a pas survécu dans les langues romanes, pas plus que *leuir*, ou *ianiricēs* ou *frātrix* « uxor frātris », P. F. 80, 8. Nom indo-européen de la « sœur du mari » ; le latin n'a plus que des traces de ces noms spéciaux, importants dans la famille indo-européenne de type patriarcal, mais qui partout perdent leur importance dès que chaque nouveau marié a une maison propre ; *ianiricēs* n'est guère aussi connu que par des gloses. Cf. gr. γαλώος, γάλωος, sl. **zūlūva* (russe *zōlva*, serbe *zōova*) et la forme altérée arm. *ial*, même sens.

glōttōrō, -ās : doublet de *glōctōrō*. V. *glōciō*.

glūbō, -is (*glūpsī*, *glūptum*?) non attesté, semble-t-il, mais on a *dēglūptus* dans Plaute), -ere : écorcer, peler (transitif et absolu ; sens obscure dans Catulle 58, 5 = gr. λέπω). Ancien, rare et technique. A peine représenté dans les langues romanes : une forme *glūbāre*, attestée

dans les gloses : *glubauit, excoriauit*, CGL V 205, 37, est peut-être demeurée dans un dialecte italien d'après M. L. 3804, comme **exglubare*, dans le prov. *esgluà*, M. L. 3010?

Dérivés : *glūma*, -ae f. : pellicule des graines, balle du blé, peau des figues ; cf. P. F. 87, 20, *glūma hordei tunicula, dictum quod glubatur id granum*. *Vnde et pecus glūbi dicitur, cuius pellis detrahitur*. Attesté dans Varr., R. R. 1, 48, 1 sqq., qui dit l'avoir lu dans Ennius. Lu *clumae* dans P. F. 48, 15. M. L. 3805.

Composé : *dēglūbō* : écorcher, dépouiller. Un intransitif *glūbē*, -ēs est dans Caton. Répond au verbe germanique : v. h. a. *klioban* « fendre », v. sax. *klioban* « se fendre », v. isl. *kliufa* « fendre ». Le gr. γλόφα « je taille, je sculpte, je grave » indique que ces formes thématiques sont des adaptations d'un ancien présent radical athématique. Le vieil islandais a *klofna* « se fendre ».

Glūma est sans doute issu de **glubb-smā*.

glucidātum : *suauē et iucundum*. *Graeci enim γλωκόν dulcem dicunt*, P. F. 87, 21 ; cf. la forme *clucidatus* : *suauis* attribuée à Naevius par Varr., L. L. 7, 107. Sans doute d'un verbe **glucidō*, tiré d'un adjectif **glucidus* formé sur γλωκός d'après *acidus*, auquel il s'opposait.

glūma : v. *glūbō*.

glunniō, -īs : roucouler (Romul.). Onomatopée ; cf. *glōciō*, *grunniō*, etc.

glūō, *glūs* : v. le suivant.

glūten, -inis n. : glu. Attesté depuis Varron et Lucrèce. Autres formes : *glūtīnum* (Lucil.), et plus récentes : **glūtīs*, -inis (cf. *sanguen et sanguis*) ; *glūtīs*, -is (Marcell.) m. puis f., sur lequel a été fait à basse époque un nominatif *glūs* (Vég., Aus., sur le type *salūs*, -ūtis), demeuré dans les langues romanes. M. L. 3806 ; britt. *glud*.

On trouve dans le glossaire de Philoxène *gluō* : σφουγγώ ; mais il semble qu'on ait là une reconstitution artificielle d'un verbe d'après le *glūtus* de Caton, lu faussement *glūtus*, *gluttus*. Ou bien *gluō* a-t-il été fait sur *glūs* d'après le modèle *acus, acuō*?

Dérivés : *glūtīnō*, -ās : coller, recoller (les lèvres d'une blessure), et *agglūtīnō* : coller contre, προσκολλῶ ; *conglūtīnō* : coller ensemble, souder ; *dē*-, *dis*-, *re-glūtīnō* ; *glūtīnōsus* : collant, visqueux ; *glūtīnātor* : relieur ; *glūtīnātō* ; *glūtīnāmentum* : reliure ; *glūtīnārius* : fabricant de colle ; tous termes techniques qui apparaissent seulement dans la latinité impériale.

V. *glūtus*.

La racine — sans doute élargissement de la forme en *gl-* qui se trouve dans *glēba* et *glomus* — est attestée par des formes verbales en celtique : irl. *glenaid* « il s'attache », etc. (v. Marstrander, *Observations sur les présents i.-e. à nasale infixe en celtique*, p. 10 et 31), en germanique : v. isl. *kliana*, « enduire », et, avec l, v. h. a. *klienan* « enduire », etc., en baltique : lit. *glėjū* « j'enduis, je colle », en grec, avec suffixe en *χe/o-* : γλόμα « je me colle à ». Noms à suffixe **-mo-*, **-mā-* : v. angl. *clām* « argile ». Le slave a **glīj* (r. *glej*, etc.) « argile », et russe *glina* (v. sl. *glēnū* « salive, mucus », et *glīntū* « d'argile »). Le grec a γλοός « glu, gomme, crasse huileuse ». Le -i- de *glūten* est l'élargissement d'un nom radical athématique ; sur *glūten* issu de **glū-ter*, v. Ben-

veniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 104. Le lituanien a *glūtūs* « glissant », le gr. γλωρός « gluant » et γλωρόν « γλοόν, Hes. (forme populaire), comme *glūtūs*.

glūtūō (glūō) ; -ōnis m. : glouton (populaire, époque impériale). M. L. 3808 ; *glūtūō*, -is et *inglūtūō* : avaler, engloutir ; et aussi « glousser » dans les gloses : *glūtūō κροκαῖά θρνις*, CGL II 34, 30 ; M. L. 3807, 4423 ; *glūtūō iitus*, -ūs ; *glūtūō* (*glūtūō* par haplologie) ; *glūtūō*, -ūs (Pers. 5, 112), de même sens que *haustus* « déglutition », également dans Marcellus avec le sens de « mesurer ». Les langues romanes attestent aussi *glūtūus* (v. fr. *gloutin*, M. L. 3810, avec le sens de « glouton » ; **glūtūnia*, M. L. 3809, sans doute analogique de *gutturium*). Autres composés tardifs : *dē*-, *in*-, *sug*-, *trāns-glūtūō* cf. aussi *subglūtūus* (Orig., Gl.), d'où **sugglūtūare*, *subglūtūō* « hoquet ».

Formation populaire à gémée expressive ; cf. l'onomatopée *glutglut* « glouglou » (Anthol. Burm. 129, 16).

La forme la plus semblable se retrouve en slave : **glūtū* « gosier » (r. *glot*, etc.), **glūtati* « avaler » (r. *glātī*, etc.), avec l'itératif v. sl. *po-glūtītai* « xaxantvaxv ». Le celtique *glut* « édacitās », *glutair* « edāx » provient du latin. Le mot est du groupe de lat. *gula*, *inglūtūō* cf., d'une manière générale, *uorāre*.

glūtūō : v. *glōciō*.

Gnāeus : v. *naeuus*.

gnārūs, -a, -um : 1° qui connaît, qui sait (avec génitif) ; 2° sens passif, « connu » (rare, surtout dans Tacite). Ancien et classique, mais rare. Le groupe ne se conservant pas, à en juger par *nāscor, nāscorū narrō*, il y a lieu de croire que *gnārūs* a subi l'influence de *ignārūs*, qui est plus usuel ; peut-être aussi est-ce un archaïsme. Ni comparatif, ni superlatif. Un adjectif *gnārūris* est dans Plaute (Poe. Prol. 40, Mo. 100) a été repris par Arnohe et Ausone ; et *ignārūrēs* « ignorants » est dans les gloses, de même qu'une forme verbale *gnārūrāt* : γνωρίζω dont l'origine est obscure.

On trouve encore chez les glossateurs des formes verbales : *gnarigauit apud Liuium significat narrauit* ; *gnariuisse, narraisse*, P. F. 85, 1 ; *gnaritur* = γνωρίζω (avec une variante en o singulier, *gnoritur*, peut-être influencée par *ignōrō*). De **gnārīgō* dérive *gnarīgātūō* (cf. *clārīgātūō*). La langue archaïque connaît aussi *prōgnārē* « aperit » (citée par P. F. 84, 22), *prōgnārīter* (Plt., Enn.), *gnārītās* (Sall.), *pergnārūs* (Sall. Apul.).

On explique souvent par *(g)nār(ū)rō le verbe *narrō* -ās « faire connaître, raconter » (sens causatif), qui dans le langage familier, « dire » ; cf. la formule : *Quid narrao? ou Narra mihi*. M. L. 5829. Mais *narrō* est plutôt un dénominatif de (*gnārūs*, avec une gémée expressive de l'r, cf. *uārūs/Varrō* ; ce serait une forme originellement populaire.

De *gnārūs*, *narrō*, nombreux dérivés et composés : *gnārōsus* (Gloss.) ; *narrātor*, *narrātūō*, mot de la rhétorique, non attesté avant Cicéron (= δειγματο, δειγματῆς) ; *narrātūs*, -ās m. (Ov.), *narrātūiuncula* (Quint., Plin.) ; *narrābilis* (Ov.) et *innarrābilis*, *inēnarrābilis* (= ἀειρητικός, ἀνεκλόγητος), *narrātūus* (gramm. tardif) ; *inēnarrātūus* (Tert.) ; *dēnarrō*, *ēnarrō* (avec ses nombreux dérivés), *praenarrō*, *renarrō* ; *inēnarrātus* (Gell.)

De *gnārūs* le contraire est : *ignārūs* « ignorant » et *ignōrō* ; (cf. *ignōtus, nescius, caecus*, etc.), par exemple Sall., Ju. 18, 6 ; Vg., Ae. 10, 706. A *ignārūs* se rattache le dénominatif *ignōrō*, -ās « ignorer », dont le vocalisme a subi l'influence de *ignātūs* à la suite d'une dissimilation (cf. Meillet, MSL 13, 361) que favorisait la parenté entre les deux mots. Ancien, usuel. M. L. 4258. De *ignōrō* dérivent : *ignōrātūō* (mot de Cic. = ἀγνοία), *ignōrantia*, *ignōrābilis* ; *ignōra* (Italia), sans doute d'après ἀγνοία.

V. *nōscō*.

(*gnāscor* (*gnātūs*) : v. *nāscor*.

(*gnāuus* : v. *nāuus*.

(*gnāuus* : v. *nīor*.

(*gnōscō* : v. *nōscō*.

gnōbūs (cō-, *gūbūs, gūfus*), -I m., *gōbiō*, -ōnis m. : boujon. Emprunt au gr. γνόβος, cf. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 166 ; pour le changement de suffixe, cf. *auca/auciō*, etc. M. L. 3815-3816.

**golaia* : nom récent de la « tortue » dans les gloses. Mot non latin. Cf. Landgraf, ALLG 9, 434 ; Roensch, Neue Jahrb., 117, 799.

gomphus, -I m. : large cheville en forme de coin ; plectre de la bordure d'un trotoire en forme de coin ; cf. Rich., s. u. Emprunt tardif au gr. γόμπος (Stace, Tert.), latinisé en *gonfus* (Stace, Silv. 4, 3, 48), passé dans le fr. *gond*. M. L. 3819 ; B. W. s. u.

grabātūs, -I m. (*cra*-, *grabb*-, *grabattus* et *grabātum, grabatum* n.) : grabat. Passé en celtique : britt. *cravaz* « civière ». Emprunt au gr. macédonien γράβατος, γράβατος, attesté depuis Lucilius. Diminutif : *grabātulus* (tardif), cf. M. L. 3827 ; dérivé : *grabātūrius*, glosé « uorotōs » (Gloss. Philox.). Les gloses le dérivent d'un *graba* « caput », non autrement attesté, cf. Lindsay, ALLG 10, 228 ; mais *graba* semble un emprunt au slave du Sud *glava*.

grac(e)itō, -ās, -āre : crier (de Poie). Onomatopée (Anthol.). M. L. 3829 a.

gracilis, -e (fém. *gracila*, Luc. ap. Non. 489, 21 ; Tér., Eu. 314, d'après Eugraphius, cf. *sublima, sterila*) : maigre (opposé à *pinguis* dans Pline, 24, 33), mince, grêle ; de là, à l'époque impériale, « pauvre » ; dans la langue de la rhétorique, « simple, sans ornement », traduisant le gr. λυγρός ; cf. Gell. 7, 14, 1 sqq. Ancien, usuel. M. L. 3829.

Dérivés : *gracilentus* (archaïque) et *gracilēns* (Laev. ap. Non. 116, 11) ; *gracilitās* = λυγρότης ; *gracilitūō* (Acc.) ; *gracilēscō* (Amm.) ; composé : *gracilipes* (Publ. Syr. ap. Petr. 55 = λυγροσκελής).

Gracilis semble se rattacher à un verbe **graceō* dont on trouve trace dans la glose de P. F. 46, 16 : *cracentes* (pour *gra*-), *graciles*. Ennius (A. 505) *succincti gladiis media regione cracentes*.

Pas d'étymologie sûre. Même suffixe que dans *exilis, sterilis*.

grāculus (*gracc*-?), -I m. (*grācula*, -ae f. et dans Varron et les gloses *gragulus*, cf. Niedermann, IA 18, 78,

grallus, graulus) : geai, choucas. Attesté depuis Varron, mais ancien ; cf. le *uetus adagium* : *nihil cum fidiibus graculo*, Gell., praef. 19. M. L. 3830 ; cf. fr. *graille* ; B. W. sous *graillement*. Ainsi nommé de son cri « *gra, gra* » d'après Quint. 1, 6, 37 ; Isid., Or. 12, 7, 45. Toutefois, dans Auct. Carn. Philom. Anthol. 762, 25 ; la leçon *gallina gracillat* est peu sûre ; il faut lire *caillat*. A *grāculus* (*gracc*-) se rattache peut-être le cognomen *Gracc(h)us* (dont, toutefois, l'origine étrusque a été supposée par W. Schulze, *Jat. Eigenn.* 172, 554) ; cf. *Gaius*.

Fait, avec *garrō*, partie des mots à *gr*-initial désignant des bruits. Cf. sl. *grajati* « croasser » et *grakati*, v. h. a. *krājan* « chanter (se dit du coq) », v. isl. *kraka* « corneille », lat. *grūs*, etc.

grādūus : épithète de Mars, dérivé de *gradior* par les Latins, a *gradiendo in bello ultra citroque*, P. F. 86, 15. Rapprochement inadmissible en raison de l'a de *grādūus* (seul Ov., M. 6, 427, le scande avec ā, cf. *Egeria*). Origine et sens inconnus ; l'ombr. *Grabouius* n'est pas plus clair.

gradus, -ūs m. : pas ; d'où marche (par opposition à *cursor*), allure, étape. Dans la langue militaire, du sens de « endroit où l'on est arrivé », on est passé à celui de « position », *deiectus de gradu*, Cic., Att. 16, 15, 3 ; *stabili gradu* « de pied ferme », T.-L. 6, 12, 8. — *Gradus* s'est spécialisé aussi dans le sens de « pas que l'on fait pour grimper une échelle, un escalier, marche (pour le différencier de *passus*) » : d'où « degré » (sens propre et figuré), puis « rang ». Depuis Ennius ; usuel. Panroman, sauf roumain et français, v. B. W. sous *degré*. M. L. 3831. Celtique : irl., britt. *grād*.

Gradus est à *gradior* comme *impetus* à *impetō*. — A *gradus* plutôt qu'à *gradior* se rattachent *gradātūō* « gradin » et, dans la langue de la rhétorique, « gradation », *ἀλιμαῖ* ; *gradātus*, -ūs ; *gradātum* « par degrés » ; *gradārius* (*equus*) « qui marche au pas ou à l'amble » ; *gradilis* (époque impériale) « qui a des degrés » ; *gradālis* (*pugna*) « pied à pied » (tardif), qui est à l'origine de v. fr. *graal*, M. L. 3830 a. Cf. encore : *grallae*, -ārum f. pl. : « échasses » de **grad-s-lae* ; *grallator*.

gradior, -eris, *gressus sum, gradi* : marcher. Rare, quoique ancien (Enn.) et classique ; tend à être remplacé par *ingredior* (cf. *cēdō* et *incēdō*) ; *gressus* est refait sur *ingressus*, etc. (cf. *fessus*), sans doute parce que l'aspect indéterminé de *gradior* ne comportait guère l'expression du parfait qui s'exprimait surtout dans les composés : *con*-, *in*-, *ad-gressus* ; le dérivé itératif *grassor* a l'a attendu.

Dérivés : *gradibilis* ; *gressus*, -ūs (synonyme poétique de *gradus*, non attesté avant Vg.) : pas, marche ; au pluriel « foulées d'un cheval ». Sans doute refait sur *congressus*, *progressus* ; *gressiō* (Pacuvius ap. Macr. 6, 5), d'après *con*-, *progressiō*, etc.

grassor, -āris, intensif-duratif de *gradior* : marcher, s'avancer ; aū sens moral : procéder. Souvent avec l'idée d'hostilité et nuance péjorative (g. *uenēō*, Tac. 4, 3, 39) qu'on retrouve dans *grassator* : vagabond, coureur de routes, brigand ; *grassatiō*, -tūra : brigandage. Terme sans doute familier ; ne se trouve ni dans Cicéron (qui emploie *grassator*, Fat. 15, 34) ni dans César.

Gradior a fourni de nombreux composés, la plupart

anciens et classiques, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple; *ad-* (*ag-*), *con-*, *dē-*, *dī-*, *in-* (*indu-*), M. L. 4430-4431 **ingredere*, *ingressus*, *intrō-*, *prae-*, *praeter-*, *prō-*, *re-*, *retrō-*, *circum-*, *sup-*, *super-*, *trāns-gredior* (ce dernier seulement dans Salluste et Tacite). Quelques-uns de ces composés ont, chez les archaïques, des formes appartenant à la 4^e conjugaison, ainsi : *adgredimur*, Plt., As. 680, Ru. 299; *aggreditur*, Pacuv., Trag. 310; *adgreditor*, Plt., Pe. 15; *adgrediri*, Tru. 251, 461; *adgredieris*, Mer. 248, Ru. 601; cf. *fođio*, *fođere* et *effođiri*. En outre, l'abrégé de Festus cite les participes *adgretus* (Enn., A. 588) et *ēgretus* (P. F. 6, 4 et 68, 14), dont la formation est obscure; cf. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut-u. Formenl.*, p. 600. Quelques formes actives sont aussi attestées, ainsi un impératif *prōgredi* (Nov. ap. Non. 473, 23); *ēgrediō*, Perogr. Aeth. Greg. Tur.; cf. *aggredere*, M. L. 279 a. Aux composés de *gradior* correspondant des abstrait en *-gressiō* ou *-gressus* qui sont pour la plupart usuels, dont Cicéron, en particulier, fait un fréquent usage et qui s'emploient soit dans le sens propre, soit pour traduire des termes techniques grecs; ainsi *aggressiō*, qui traduit *ἐπιχείρημα*, *digressiō* = *παρέθεσις*, etc. Les dérivés du type *aggressor*, *aggressura* sont rares et tardifs.

Adjectifs de formation secondaire et appartenant à la langue savante : *con-*, *retrō-gradus* (*-gradis*); et sur le modèle de composés en *-έτης* : *anti-*, *herbi-*, *spissi-*, *tardi-gradus*, cf. *σχοινόβατης*.

Le lituanien a *gridiju*, *gridyti* « aller, se promener », peut-être avec voyelle réduite, comme en latin, et le gotique *grid* (accusatif singulier) « βαθμόν », peut-être avec ancien e. D'autre part, il y a une forme de présent à nasale : iirl. *in-greinn*, *do-greinn* « il poursuit », v. sl. *gredō* « je viens »; dans ces deux groupes, il n'est attesté aucune forme sans nasale et les verbes sont isolés. Peut-être faut-il rapprocher aussi av. *aiwi-gerōmahī* « nous commençons »; mais ceci de manière encore plus douteuse; si le rapprochement est admis, on aurait ici une survivance du présent athématique que lat. *gradior* aurait remplacé. — Dans l'ensemble, le groupe est obscur.

Graecus, -a, -um : Grec, -cque. Surtout employé au pluriel *Graeci* = οἱ Ἕλληνες. Emprunt ancien, avec un doublet, moins fréquent, appartenant surtout à la langue épique et poétique, *Grāi* ou *Grāii*. Il est remarquable que les Latins aient pris pour désigner les Grecs un nom très rare dans la littérature grecque, et tardivement attesté, au lieu de la forme normale et courante Ἕλληνες. Il s'agit sans doute d'une forme populaire empruntée par la voie orale et qui peut-être ne provient pas de Grèce, mais d'Illyrie; cf. P. Krötschmer, *Einl. in d. Gesch. d. gr. Spr.*, 280 sqq.; Glotta 3, 351 et 30, 156; Solmsen, *KZ* 42, 207 sqq. Étr. *Creice*.

De *Graecus* le latin a tiré une série de dérivés : *graecē*, *Graecia*; *Graeculus*, *Graeculiō* (Pétr.); *Graecālis*, *Graeciēnsis*; *graeciānicus* (cf. *tuscānicus*); *graeciūtās*; *graecor*, *-āris* « vivre à la grecque » et *con-*, *per-graecor*; *graeciūtīm* (Terl.); *graeciissō*, *-ās* (Plt., cf. *atticiissō*); *Graecigena* (Aug., cf. *Trōiugena*).

L'adjectif *Graecus* a subsisté dans toutes les langues romanes, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 3832; B. W. s. u. et *grégeois*; en germanique :

got. *Kreks*, v. h. a. *Criahhi*, etc., et en celtique : iirl. *gréic*, britt. *groeg*, *gryw*.

grallae : v. *gradior*.

grāmen, -inis n. : sens premier « nourriture des animaux herbivores; pâturage »; et par suite « herbe, prairie »; quelquefois « chiendent ».

Le sens de « gazon » en tant que nourriture apparaît encore nettement dans l'usage; cf. Hor., C. 1, 15, *ceruus graminis immemor*; Juv., 8, 60, *quocumque gramine (equus)*. — *Grāmīna* signifie « pâturages » dans *grāmīna*, *grāndescō*, M. L. 3840 a (*ingrāndescō*, Colum., Vg., G. 1, 55, 6, *arborie fetus aquae iniussa utrescunt grāmīna*; 2, 200, *non liquidi gregibus fontes, non grāmīna derunt*; B. 5, 27, *nulla neque libauit quadrupes nec grāmīnis attingit herbas*. Ancien, usuel. M. L. 3831).

Dérivés et composés : *grāmīneus* : de gazon, d'herbe. M. L. 3836; *grāmīnōsus* (cf. *herbōsus*); *ēgrāmīnātus* (Vict. Vit.); *ingrāmīnō* (Gl.). On n'a pas **grāmīnātum*; le suffixe *-men* s'est maintenu sans élargissement dans un certain nombre de mots ruraux et techniques; cf. *germen*, *sēmen*, etc.

Cf. *γράω* « je ronge » et *γράσις* « fourrage vert » peut-être aussi skr. *grāsati* « il dévore », iirl. *greim* « choquée », v. isl. *krás* « friandise ». Peut-être d'une forme désidérative du type **gr-* de la racine **g^hers-*, sur laquelle v. *uoräre*. Le germ. *gras* suppose une initiation aspirée **ghr-* (cf. *hordeum*).

gramiae, -ārum (ā?) f. pl. : *oculorum sunt uitia, quae alii gramias uocant*, P. F. 85, 26. *Gramiae* est apparenté ou emprunté à gr. **γλαμα* (cf. *γλαμμιον*), dont viennent *γλαμῖο*, *γλαμμιον*, *γλαμμυρός*, etc., v. Fritsch, u., et n'est pas apparenté à *gramiae*. Les dictionnaires donnent de *gramia* un dérivé *gramiōsus*. Mais Non. 119, 15, cite la forme *grammō(n)s* dans un sénatus-consultum (R³ 286) : *grammonis oculis ipsa, atratis tibus*; et la même forme se retrouve dans les gloses Landgraf, ALLG 9, 403 sqq.; Glossar. Latina III. *Grammōsus* suppose un substantif **gramma*, avec la même gémination que le mot gotique cité plus bas. Ce **gramma* a pu être dérivé un adjectif **gramius* de *gramiae* serait le féminin pluriel substantivé. Mot rare populaire. Aucune des formes n'a passé dans les langues romanes.

On rapproche got. *grammīpa* « bécards » (avec gémination expressive?), dont le sens est plus général, et sl. *grīmēđti* « chasse », dont la formation n'est pas claire.

grammatica, -ae f. : grammaire. Emprunt au grec *γραμματική*; cf. Cic., Fin. 3, 2, 5. Cicéron emploie *grammatica*; Quintilien y substitue la transcription du grec *grammaticō*; *grammaticus* « grammairien »; *grammaticālis* (Serv., Macr.). Les représentants romans sont des mots livresques, cf. M. L. 3837, 3838; de même iirl. *grammadeg*.

grammōsus : v. *gramiae*.

grana, -ae f. (Itala, Iud. 10, 3); **granus, -i m.** (Isid. 19, 27, 3) : raie dans la chevelure; moustache. cf. Itala, I. l., *comam discriminauit, i. e. granam* (par extension) et par ailleurs *granus, i. e. capillus supra labia*. Latinisation tardive d'un mot germanique, v. norv. *grōn*, h. a. *grana* « moustache ». Isidore le joint à *cinnabā* attribuant l'un et l'autre aux Gots. V. Sofer, p. 130.

grandia : *μυγδαλεα*, CGL III 183, 33 (sans doute sans rapport avec *grandias* : *offas carnis*, CGL V 600, 67, qui semble être une faute pour *grandias*), demeuré en roman avec le sens de « son (du blé) ». M. L. 3840 b. Neutre pluriel de *grandis*?

grandis, -e : grand. Se dit indistinctement des hommes et des choses, du physique et du moral; fréquent dans la langue rustique en parlant des produits du sol arrivés au terme de leur croissance, de même que *grandiō*, *grāndescō*, M. L. 3840 a (*ingrāndescō*, Colum., d'après *incrēscō*), *grandijer*, *grandiscāpius* (Sén., Ep. 86, 19); cf. Caton, Agr. 141, 2, *Mars pater, te precor uti tu fruges frumenta uineta uirgultaque grandire beneque euenire sinas*; Colum. 2, 20, 2, *grandescunt frumenta*, cf. Non. 115, 1 sqq.), sans qu'on puisse déterminer si c'est l'emploi le plus ancien; toutefois, la vieille prière conservée par Caton montre que cette acception remonte haut. Souvent *grandis* prend la nuance de « âgé » : *grāndis nātū, aeuō*, d'où le composé *grāndaeuus* (poétique et postclassique); cf. *longaeuus* = *μακροτατων*, et simplement *grandis* : *g. arātor* (Lucr. 2, 1164), d'où fr. *grand-père*, *grand-mère*; *grāndaeuītās* (Pac., Acc.). Appliqué au style : « grand, sublime » (déjà dans Cicéron, fréquent dans Quintilien); de là *grāndiloquus* = *μυγαλοφωνος*; *loquium*. Ancien, usuel; de caractère plus concret que *magnus*, et par là plus usité dans la langue parlée. Panroman, sauf roumain. M. L. 3842 et 4426, *ingrāndiäre*. Diminutif familier : *grāndiculus* (*grāndiculus*). Dérivés : *grāndiūtās* (Cic.), *-ter*; composés : *per-grac*, *sup-*, *uē-grandis*; *grandijer* : fertile, fécond.

Les anciens semblent établir un rapport entre *grandis* et *gradus*; ainsi Plt., Au. 49, *testudineum istum tibi ego grāndio gradum*, et Cu. 118, Ep. 13, Tru. 286; Tér., Ad. 672, *an sedere oportuit domi uirginem tam grāndem* (noter l'antithèse entre *sedere-grāndem*); Cic., Lael. 4, 10, *non admodum grāndis natu, sed tamen iam aetate prouectus*. Mais ce n'est là qu'une étymologie populaire. L'étymologie de ce mot « vulgaire » à vocalisme a est inconnue. Le mot indo-européen signifiant « grand » est représenté en latin par *magnus*.

grāndō, -inis f. : grêle. Ancien (Plt., Mo. 138), classique. M. L. 3843.

Dérivés : *grāndinat*, *-āre* : grêler, M. L. 3841; *grāndineus*, *-nōsus* (tardif). Cf. aussi **grāndeola*, M. L. 3840. Quantité de l'a inconnue. Étymologie populaire dans P. F. 88, 9, *guttae aquae concretæ solito grāndiores*.

Le mot rappelle deux formes assez différentes, mais de même sens, sl. *gradū* (où *gra-* est slave commun) et arm. *karkut* (avec redoublement; de **ka-krut*?). Formation « populaire » à nasale infixée, de même que le substantif arménien à redoublement.

grānum, -i n. : grain, graine. Se dit des plantes : *gr. viticā*, Plt., St. 558; cf. Varr., R. R. 1, 48, 2; puis, par extension, de parcelles d'autres substances : *g. salis*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3846; et celtique : iirl. *grān*, *gairneal*; britt. *grawn*.

Dérivés et composés : *grāneus*; *grānea* f. (scil. *puls*) « bouillie »; *grāndūs*; *grānāta* (scil. *māla*) et *grāndātum* « grenade » et « grenadier » (Colum.); *grāndāticus*; h. a. *grana* « moustache ». Isidore le joint à *cinnabā* attribuant l'un et l'autre aux Gots. V. Sofer, p. 130.

des grains (Caton); *grānōsus* (Plin.); *grānescō*, *-is* (bas latin); *grānulum* (tardif) : petit grain, graine; *grānijer* (Ov.); *ēgrānō*, *-ās* (Marc.). Cf. aussi M. L. 3844, **graniare*; 3845, **grauica* « grange ».

L'un de ces termes du vocabulaire de l'agriculture qui vont de l'italo-celtique au balte et au slave et qu'ignorent grec, arménien et indo-iranien; avec même sens : iirl. *grān*, gall. *grawn*, got. *kaurn*, v. sl. *zrūno* (serbe *zrno*); dérivés de sens différent : lit. *žirnis* « pois ». Les formes italo-celtiques, slaves et baltes indiquent *-rō* (-r); cf. skr. *jirndh* « broyé ».

graphiceus, -a, -um : emprunt latinisé au gr. *γραφικος*, qui appartient à la langue des peintres : « exactement reproduit, ressemblant », d'où « achevé, parfait, accompli »; Plt., Tri. 1024, *graphicum furem et graphice* « tout à fait ». Type de l'emprunt à la fois pédant et populaire au grec. Hors des écrivains techniques, Plin et Vitruve, n'apparaît plus après Plaute que dans Aulu-Gelle et Apulée.

graphium, -i n. : poinçon pour écrire. Emprunt au gr. *γραφιον* (Sén.), qui se substitue à *stilus*. Dérivés latins : *graphiolum*; *graphiarius*; *graphiarium* : étui à poinçons. Dans les gloses apparaît le sens de « greffe, greffon ». M. L. 3847. Irl. *graif*; gall. *grephiou*.

grassor : v. *gradior*.

grassus : v. *crassus*.

gratilla, -ae f. : gâteau de sacrifice (Arn. 7, 24). Inexpliqué.

grātus, -a, -um : adjectif de sens passif et actif qui s'emploie des personnes et des choses, quoique Cicéron et César préfèrent *grātiosus* quand il s'agit des personnes; 1^o passif, « accueilli avec faveur ou reconnaissance, agréable (souvent joint à *acceptus*), favori ». Cicéron le différencie à plusieurs reprises de *iūcundus* « qui cause du plaisir, de la joie »; cf., par exemple, Att. 3, 24, 2, *ista ueritas, etiam si iucunda non est, mihi tamen grata est*; Fam. 4, 6, 1; 5, 15, 1; 10, 3, 1; 13, 8, 2; cf. encore *ibid.* 1, 17, 6; Rosc. Amer. 18, 51, etc.; 2^o actif, « reconnaissant, qui a de la reconnaissance ». Ancien, usuel et classique. Le neutre *grātum* a été substantivé et a passé dans les langues romanes, it. *grato*, fr. *gré*. M. L. 3848. Panroman, sauf roumain; britt. *graz*.

Composés : *grātificus* (bas latin) : obligeant; *grātificor*, *-āris* (attesté depuis Cicéron) : obliger, gratifier, faire présent de; *grātificatiō* (Cic.). Ces mots ont été fort employés dans la langue de l'Église pour traduire des mots grecs, e. g. *grātificus* = *χαριστήριος*.

2^o *ingrātus* (cf. *ἐχαρισ* et *ἐχαριστος*, *ἐχαριστος*) : 1^o passif : qui n'est pas accueilli avec reconnaissance, ou qui ne mérite pas de reconnaissance; 2^o actif : qui n'a pas de reconnaissance; *ingrat*; *ingrātia*, *-ae f.* (*ἐχαριστία*) : usité seulement dans la bonne époque à l'ablatif *ingrātis* (formé d'après *grātis*) : à contre-cœur. C'est seulement dans Tertullien qu'on trouve *ingrātia* « ingratitude »; *ingrātūtūdō* (tardif); *ingrātificus* : *i. Argiū*, Acc. ap. Cic., Sest. 56, 122, « *ingrat* » : de là, dans la langue de l'Église, *ingrātificatiō*; *ingrātificentia*. Intensifs : *pergrātus* (Cic.); *praegrātus* (Iuven.).

3^o *grātes, -ium f. pl.* (usité seulement au nominatif et à l'accusatif dans les expressions rituelles *grātes* (-tis),

agere, habere, soluere, etc.; seul Tacite a un datif grāi- bus) : marques de reconnaissance, actions de grāces (aux dieux), remerciements. Attesté depuis Plaute. Rare, de couleur archaïque; remplacé par grātiae.

4° grātia, -ae f. : 1° abstrait « reconnaissance ». Cic., Inv. 2, 66, le définit : gratia est in qua amicitiarum et officiorum alterius memoria et remunerandi uoluntas continetur; 2° concret « acte par lequel on s'acquiert de la reconnaissance »; par suite « service rendu »; 3° « fa- veur, crédit, influence »; 4° agrément, beauté, grâce (se dit des personnes et des choses). Fréquent avec ce der- nier sens dans la langue poétique, comme l'adjectif grātiōsus. Traduit le gr. χάρις; l'ablatif grātia = χά- ρισι; Grātiae = Χάριτες; dans la langue de l'Église = χάρισμα. L'ablatif pluriel grātiis (puis grātis) s'emploie avec valeur adverbiale « gracieusement, sans exiger de salaire ». Ancien, usuel, fréquent dans des locutions verbales : grātiās agere, referre; grātiām facere alicui dēlicti (cf. Sall., Cat. 52, 8; Jug. 104, 5). M. L. 3847 a. Celtique : irl. grās, greit; grazacham « grātiās agāmus »; grātiōsus : en faveur, populaire, influent; et quelquefois « obligeant, complaisant ».

5° grātor, -āris (archaïque et poétique; la prose clas- sique dit grātulor) : témoigner sa reconnaissance, remer- cier, féliciter, congratuler. Grātor n'a d'autres dérivés que grātanter (tardif) et grātūdiōsus qu'on lit dans Si- doine; les dérivés sont fournis par grātulor.

6° grātulor, -āris : rendre grāces (aux dieux), cf. Nae- vius 24; Enn., Scæn. 209; remercier; féliciter, congrat- uler. Ancien, classique; fréquent dans Cicéron. — On explique ordinairement grātulor comme étant issu de *grāti-tulor par haplogogie, d'après opitulus/opitulus « deus opitulator homini; homo grati(t)ulatur deo » (M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 35). Mais alors que opem ferre est fréquent, grātēs, grātem ferre semble ne se rencontrer jamais (grātēs referre est une autre expression). Aussi vaut-il mieux imaginer que grātulor est le dénominatif d'un adjectif *grātulus, dérivé de grā- tor comme querulus de queror, etc.

Dérivés : grātulābundus; grātulātiō « action de grāces », -tor, -tōrius; composé : congrātulor.

7° grātūtus (grātūtum et non grātūtum, cf. fortūtus et pūtōtia dans Stace, S. 1, 6, 16) : gratuit (opposé à mercennārius). Classique, usuel. — Semble dérivé d'un thème en -u- *grātu-, cf. fortūtus.

Walde a comparé, de manière séduisante, osq. bra- teis « grātia » et pél. bratom « grātum (= mūnus) », ce qui permet de rapprocher le groupe indo-iranien à va- leur religieuse : skr. gīr (génitif girāh) « chant de louange, louange », grādi « il chante, il loue », av. garō (génitif singulier) « de louange, de chant de louanges » et lit. giriū, girti « louer, célébrer », v. sl. žrti « sacrifier ». Lat. grātus répondrait à skr. gūrdh « célébré » et lit. grtas (même sens) et grātēs à gūrti. Il s'agirait d'un vieux terme religieux. La racine est dissyllabique. Sur ce groupe, v. M. Leumann, dans le compte rendu cité plus haut, et Frisk, Eranos, 38, 26 sqq.†

*grāuistellus? : mot de Plaute? On lit, Ep. 620 (tro- chaique septénaire), sed quis haec est muliercula et ille graustellus qui uenit? Mais les manuscrits se partagent entre graustellus (P) et raustellus (A). Festus a connu les deux leçons, car l'abrégé porte : graustellus, senior.

Plautus (Ep. 620) : « qui est graustellus qui aduenit? Vt puto, graustellus a grauitate dictus, p. 85, 23, et raii coloris appellantur qui sunt inter flauos et caeteros quos Plautus (Ep. 620) appellat raustellos. « Quis » qui quit, « haec est mulier et ille raustellus qui uenit? (339, 15) ».

L'étymologie de grāuistellus donnée par Festus n'est qu'une étymologie populaire que contredit la différence de quantité de l'a dans grāuis et grāuistellus. Grāuis- tellus ne pourrait être que le diminutif d'un *grāuist- (cf. pedūstellus, Mil. 54), non attesté. Mais il vaut mieux sans doute considérer grāuistellus comme une corrup- tion de rāuistellus, dérivé de rāuus; cf. surdus/surdus- ter, caluus/caluāster, fuluus/fuluāster; olea/olestus- oleastellus, etc.

grāuis, -e : pesant, lourd, grave. Correspondant au gr. βαρῦς (auquel, d'ailleurs, il s'apparente), comme grāuīās à βαρῦτης; s'emploie au physique comme au moral; se dit des sons (par opposition à acūtus, cf. ὀξύς et βαρῦς; cf. grauiouos = βαρῦφωνος), des odeurs (cf. graueolēns = βαρῦώδης), des climats, des aliments de la marche (grāuipes [cf. leuipes] = βαρῦπόδος), etc. peut se prendre dans un sens péjoratif, comme molestus (cf. graud, grauor et βαρῦνος en grec) ou laudatif : qui a du poids, de l'autorité, de l'importance (souvent dans cette acception opposé à leuis, e. g. Plt., Tri. 684; Cic. Rosc. Com. 2, 6; ce qui explique *greuis attesté à côté de grauis dans les langues romanes, cf. M. L. 3855). Ancien, usuel. Panroman. Irl. graif.

Dérivés : grāuīās, M. L. 3856; grauior.

Grauis désigne spécialement un état physique de lourdeur ou d'accablement, en particulier celui de la femme enceinte, de la femelle pleine; de la grauidus, M. L. 3854, et ses dérivés grauidō, -ās (ingrauidō, M. L. 4429), grauiditās, grauidulus.

Autres dérivés : graud, -ās : peser sur, alourdir, acca- bler, opprimer, aggraver; grauor, -āris : « trouver pé- sant »; par suite « dédaigner, refuser de ».

grauēscō, -is : s'alourdir; devenir enceinte ou pleine; s'aggraver. A ces verbes se rattachent : grauāmen (tar- dif); grauētō (Cael. Aurel.) : pesanteur physique, opp- ression; grauēdō f. (langue médicale, cf. torpēdō, etc.) : lourdeur de tête et spécialement « rhume »; grauēdū- sus; grauābilis « qui oppresse »; grauātim; grauidū- grauiūdō f. (Vitr.); grauificus; grauefaciō; et les com- posés : aggrauō, -ās : alourdir, aggraver, M. L. 279; aggrauātiō (langue de l'Église); aggrauēscō, -uāscō; grauēscō; praegrauō (transitif et absolu) : surcharger; écraser; et être trop pesant; cf. praegrauis, praegrā- dus (époque impériale).

Cf. aussi M. L. 3853, *grauāre; *grauāre (cf. leuī- leuāre) et *aggreuī, 279 b; 4428, *ingrauāre; 4427, *ingreuāre; v. B. W. sous grief, greuer.

Comme, à en juger par leuis, suāuis, tenuis, les an- ciens adjectifs thèmes en -u- sont représentés en latin par des formes en -ui-, il n'est pas douteux que grauis- est à rapprocher de skr. gurūh, av. gowrūš, gr. βαρῦ- est. kaurus « lourd ». Peut-être aussi irl. bair « lourd » (?; v. Rev. Celt. 27, 85). Le lat. *grāui- repose sur une forme *grāu- ou l'u, ayant une forme consonantique n'élidait pas le u précèdent. En effet, le sanskrit a grā- rimā « pesanteur », et une forme à voyelle longue qui est conservée dans persan giran « lourd ». — Pour

forme *grāu-, noter skr. gru-muṣṭih « pleine poignée », irl. brūh « masse de métal, lingot », lette grāus « lourd » (et lat. brūtus, si c'est un emprunt à un parler osco- ombrien). V. leuis.

grāulus : v. graculus, M. L. 3850.

gremium, -i n. : proprement « ce que contient une brassée » (cf. le pluriel gremia, -ōrum « brassées de bois ou d'épis, fagots, gerbes », d'où gremiādis dans le Dig. 24, 3, 7, 12, si arbores caeduae fuerunt uel gremiales), c'est-à- dire l'espace délimité par les bras et la poitrine, « giron, sein »; cf. Cic., Cael. 24, 59, abstrahi e sinu gremioque patriae; Diu. 2, 41, 86, [Iuppiter] puer lactens Fortunae in gremio sedens, mammam appetens. Attesté depuis Pénnius; usuel. Les dialectes italiens méridionaux ont conservé gremia au sens de « gerbe », M. L. 3860; d'autres dialectes ont gremium « giron », M. L. 3861.

On rapproche lit. grāmatas « assemblée, tas » (si le mot n'est pas emprunté au slave) et sl. gromada « tas »; skr. grāmāh « groupe d'hommes, village »; peut-être v. lit. kremia « presser », v. h. a. krimman « courber, tordre ». Forme élargie en -em- (cf. premō en face de pressus) de la racine *ger-, de gr. ἀγείρω « j'assemble », etc., qui figure aussi dans lat. grex.

gressus : v. gradus, gradior.

grex, gregis m. (f. dans Host., Lucr. et latin impé- rial) : désigne une réunion d'animaux ou d'individus de même espèce, le troupeau en tant que bétail se disant pecus; cf. Cic., Phil. 3, 13, 31, greges armentorum reli- quique pecoris. En particulier « troupe de comédiens, compagnie ». Ancien, usuel. M. L. 3865. Irl. graig; britt. gre.

Dérivés et composés : gregālis : appartenant au troupeau ou à la troupe, d'où « commun, vulgaire » (= κτηνώδης, Ital.); gregāles « camarades »; gregā- rius : du troupeau, de la troupe; g. pāstor, M. L. 3859; g. miles; gregō, -ās « réunir en troupeau » (latin impé- rial, M. L. 3858), d'après congregō, M. L. 2146 a; gregātim et sēgregātim; gregiculus (bas latin); con- gregō, attesté dès Varron et Cicéron, et qui a fourni de nombreux dérivés; sēgregō : séparer (du troupeau), isoler, écarter (ancien, usuel, classique). D'autres composés sont réunis dans la glose de Festus, P. F. 21, 20, abgregare est a grege ducere; adgregare ad gregem ducere; segregare ex pluribus gregibus partes educere; unde et egregius dicitur e grege lectus. Quo- rum uerborum frequens usus non mirum si ex pecori- bus pendet, cum apud antiquos et patrimonii ex his praecipue constiterint, unde adhuc etiam pecunias et peculia dicimus. Pour le sens de egregius, cf. eximius. — Les adjectifs tardifs et rares congrex et sēgrex ont été formés secondairement sur les verbes con-, sē-gre- gare.

Forme populaire, avec une sorte de redoublement brisé *gre-g-, de la racine qui est dans gr. ἀγείρω « j'assemble », γυγέρεα πολλά, Hes., γάργαρα « foule remuante », quidam Graeci greges γάργαρα, Varr., L. 1, 5, 76; peut-être skr. gandh (de *grān-) « troupe ou multitude ». — Cf. gremium.

grillus, -i (gryl-) m. : grillon. Les formes romanes

remontent à grillus ou grillus. M. L. 3900; B. W. s. u. Germanique : v. h. a. grillo; celtique : irl. grell. Dénomi- natif : grillo, -ās.

Onomatopée; le grec a γρύλλος, γρύλλος, mais qui désigne le « porc » ou le « congre ».

grōma, -ae (grāma) f. : appellatur genus machinulae cuiusdam, quo regiones agri cuiusque cognosci possunt, quod genus Graeci γρόμανα dicunt, P. F. 86, 1. Emprunt technique au gr. γρόμα, doublet de γρόμων, avec dissimilation de la nasale qui semble indiquer un intermé- diaire étrusque (v. Schulze, Sitzb. d. Berl. Akad., 1905, 709); cf. étr. Memrun = Μέμνων, Aχmemrun, Aχmen- run = Ἀγαμέμνων. Le changement de genre et le pas- sage à la 1^{re} déclinaison soulignent le caractère popu- laire du mot.

Dérivés : grūmāre; grūmāri « diriger, aequāre » (Gloss.); dēgrūmō (Enn.) : arpenter, aligner; grūmā- ticus : relatif à l'arpentage; grūmāticus m. : arpen- teur (tardif).

*gromis : déformation de c(h)romis « poisson de mer », dans Polem. Silv.

*gromph(a)ena, -ae f. : plante inconnue, peut-être variété d'amarante (Plin. 26, 40); et aussi oiseau in- connu (Plin. 30, 146). Sans doute grec : γρόμφαινα?

*gronna : loca palustria et herbosa. Un exemple dans l'Anth. 762, 23. Bas latin; v. du Cange, s. u. gronna, -nia.

*grosa : sorte de racloir d'orfèvre. Il ne se trouve que dans Arnobe, 6, 14. Sans doute mot étranger; illyrien? Forme peu sûre.

*grossus, -i m. et f. : figue précoce ou tardive qui n'ar- rive pas à maturité (Caton, Agr. 94). Diminutif : gros- sulus.

grossus, -a, -um : gros. Synonyme attesté depuis Columelle de crassus, sur lequel a été refait *grassus.

Dérivés : grossiūdō (Vulg., Sol.), grossiūtes, gros- sēscō, grossāmen (tardifs); adv. comp. grossiūs. Pan- roman; cf. M. L. 3881 et 3880, *grossia. Osthoff, IF 4, 226, a rapproché le synonyme irl. bres, corn. bras de *gros-. — Mot expressif, populaire.

grugulō : v. gurgulō.

*grūma, -ae f. : baie de fruit sauvage (St Ambr.). Forme douteuse; v. Thes. s. u. et grumulum (de *glu- mulum?).

grūma : v. grōma.

grūmus (grummus, Acc. ap. Non. 15, 20), -i m. : ter- rae collectio, minor tumulo, P. F. 86, 4, « tertre ». Rare et technique. Diminutif : grūmulus, M. L. 3889 et 3887. Semble sans rapport avec grūmus « pépin de raisin, noyau » et « gosier » (pomme d'Adam?) que supposent un certain nombre de formes romanes. M. L. 3888, 3890. V. André, Lex., sous cromellā? Pas d'étymologie sûre.

grunda, -ae f. : στήλη και τὸ ὑπὲρ τὸν πολυεῶνα ἔξοχον [ὑπόστεγον] (Gloss. Philox.), CGL II 36, 24; Gloss. Lat. II 163, « gouttière, gargouille ». Composés : sūgrunda (sub-; sugrunda, Varr., R.

R. 3, 3, 5) ; les langues romanes supposent un *ü* ; déformation *subrunnda*, CGL III 365, 14, cf. M. L. 8438 a ; avant-toit, entablement, larmier. On trouve aussi dans Vitruve *suggrundium*, *suggrundatiö* ; *suggrundarium* : sépulture à avent pour les enfants morts en bas âge ; cf. Rich, s. u.

Mot technique, sans étymologie sûre et susceptible d'altérations.

gründiö et grunniö, -is, -ire : gronder, grogner, en parlant du porc. Ancien ; cf. Non. 464, 33. M. L. 3893.

Dérivé et composés : *grunnitus* (*grund-*), *-üs m.* ; *dz-, sug-gründiö* (rares et tardifs).

Les langues romanes attestent également *grünium* « groin » (qu'on trouve dans la traduction latine d'Oribase), M. L. 3894, et *grüniäre* « grogner », *ibid.* 3893. Pour le changement de conjugaison, cf. *rabere, rabiäre, glociö et glociö*, etc. Peut-être faut-il rattacher à *gründiö* l'adjectif *grundulis* (l. *grundilis*?), attesté dans Non. 114, 29, *Grundules Lares dicuntur Romae constituti ob honorem porcae quae tringita pepererat*. Les formes en *-nn-* sont sans doute dialectorales ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Cf. toutefois *ganniö, hinniö*. La forme récente *grunium* peut être, comme l'a suggéré Niedermann, un postverbal de **grunire*, issu régulièrement de *grunäre* d'après la loi de *mamilla* ; *grunäre* aurait été rétabli d'après *grunniö, grunniunt*.

L'un des mots en *gr-* indiquant des bruits. Cf. *garriö, gräculus* et *gräs* ; gr. γῆρ, γῆρζω, etc.

-gruö, -is, -ore. Attesté seulement dans la glose sans doute corrompue *gruü, inuenü*, CGL V 429, 15, 502, 59, et dans les composés :

1° *congruö, -is* : se rencontrer, être d'accord (de même sens que *conuenire* et comme celui-ci peut s'employer personnellement et impersonnellement). Attesté depuis Plaute ; classique, usuel. Dérivés : *congruus* (archaïque et postclassique), *congruentia* (époque impériale), *congruenter* (Cic.), *congruiäs* (Prisc., pour traduire σὺμβαμα) et les contraires *excongruus* (Symm.), *incongruus, -gruens, -gruentia, -gruiäs* attestés à l'époque impériale.

2° *ingruö, -is* : se jeter sur, tomber sur. Terme de la langue militaire (déjà dans Plt., Amp. 236) ; ne se trouve ni dans Cicéron ni dans César. Sans dérivés.

Pas d'étymologie sûre.

grüs, -is f. (masc. dans Hor., S. 2, 8, 87 ; nom. *gruis* dans Phédre 1, 8, 7) : grue. Depuis Lucilius. Panroman, M. L. 3896 (et **gruilla*, 3882).

Dérivés : *gruö, -is* : crier (de la grue), cf. P. F. 86, 12, *gruere dicuntur grues, ut sues grunäre*. Adj. *gruinus, -a, -um* ; *gruina f.* : *geranium tuberosum* (gr. γεράνιον), Diosc.

Nom originellement expressif qui a pris des formes diverses dans les différentes langues. La formation en *-u-* du latin se retrouve, avec un autre vocalisme, dans lit. *gervé* et dans v. russe *žeravü* (serbe *žeräv*). Il y a une formation en *-n-*, avec des vocalismes divers, dans gall. *garan* (gaul.-lat. *tri-garanos* « aux trois grues »), v. angl. *cran*, gr. γῆρανος, arm. *k'rukän* (gén. *k'nkän*) [de **gör-* ou **gr-*]. V. h. a. *cranuh*, v. angl. *cranoc* (on le a la fois *-n-* et *-u-*). La racine semble être dissyllabique du type **ger-*. Le *g* du groupe expressif **gr-* (cf. les mots

à *gr-* initial indiquant des bruits) n'est pas *g^o* : gr. γῆρανος, voc. celt. **garano-*.

gruata, -ärüm f. pl. : hardes (cf. *scruta*) ; rare et tardif. Du gr. γῆρατῆ.

Dérivés : *grutärius* = γρουτοπῶλης ; *grutärium*.

gryllus : v. *grillus*.

gryphus, -i m. (*grifus*, etc.) : latinisation tardive et vulgaire du nom grec du griffon, γῆρφ, transcrit *gryps* par la langue littéraire (e. g. Vg., B. 8, 27) ; cf. aussi *Grippus*? M. L. 3901, et germanique : v. h. a. *grif* ; irl. *grib*.

***guaranis**? : nom d'une couleur de la robe du cheval d'après Isid. 12, 1, 53 : *ceruinus est quem uolgo guaranis* (var. *gauranis*) *dicunt*. Forme et origine incertaines ; v. Sofer, p. 21 sqq. Cf. peut-être francique *wrainjo* « étalon », M. L. 9573.

gubba, -ae f. : citerne. Mot hébraïque (St Jér.).

gubellum : mataxa. V. *globus*.

gubernö, -äs, -äre : gouverner, sens propre et figuré. Emprunt technique de la langue nautique, ancien et latinisé, au gr. κυβερνώ, avec les deux valeurs ; de là les formations latines : *gubernäculum, gubernätor, etc.* *guberniö* « gubernätor » (Gloss.), *gubernius* (Lab.), *gubernita* (bas latin) ; *gubernium*, attesté au pluriel *gubernia* dans Lucilius, cité par Non. 490, 29, et qui est relatif sur *gubernäre* comme *pugna* sur *pugnäre*, ou tiré de *gubernäculum* considéré comme un diminutif ; cf. **retina*(e) « rène(s) » et *retinäculum*. Panroman, sans roumain. Formes en partie savantes. M. L. 3902-3905.

On a supposé qu'il y aurait eu un intermédiaire entre le grec et le latin ; mais l'hypothèse n'est pas nécessaire v. Ernout, *Aspects*, p. 24 ; Fohalle, *Mélanges Vendryes*, p. 157 sqq. La plupart des termes nautiques sont empruntés ; cf. *aplustris, prära*, etc.

gubia, -ae f. : gouge ; M. L. 3906. Mot tardif (Végèce) une autre forme *gulbia* est attestée dans Végèce et par Isid. de Séville et les gloses et est représentée dans quelques dialectes romans, M. L. 3911, avec un doublet **gubius*? Sans doute celtique : irl. *gulban* « aiguillon ». Sur l'origine de *gubia, gulbia*, voir M. Niedermann, dans *Archivum Romanicum*, 1921, 5, 440 sqq., et Vendryes, *R. Celt.*, 41 (1924), p. 502-503.

gufiö, -önis m. : souche, cep. (Cass. Fel.). Mot tardif, punique? Cf. André, *Lex.*, s. u.

güfö, -önis (CGL V 272, 40) m. : chouette. M. L. 3908. Cf. *büfö*.

***guffus** : grossier. Attesté sous la forme *bicerra uentü guffa* (var. *rufä*) ; v. M. L. 3907.

gula, -ae f. : partie de la bouche par laquelle on avale, gosier, cou, et aussi, dans la langue populaire, « bouche » = *ös* ; cf. Plt., Au. 302-303, *quin, quom it dormitium, follem opstringit ob gulam* | ... *ne quid animae forte amittat dormiens*, auquel répond dans le vers suivant *etiamne opturat inferiorem gutturem?* Par suite « gouter, mandise, gloutonnerie », sens attesté depuis Salluste et Cicéron, à l'époque impériale. Panroman. M. L. 3910. B. W. *gucule*.

Au dernier sens se rattachent *gulö, -önis m.*, M. L. 3913 ; *gulätör* (Gloss. Phlox.) ; *gulösus*, M. L. 3914 ; *gulösias*, et M. L. 4434, **ingülläre* ; M. L. 7179, **reguläre* Cf. aussi *subgularis*, CIL VI 1770. Il y a parenté entre *gula* et *glutiö, ingluuiäs*, comme l'indique déjà l'abrégé de Festus, dans une glose du reste fort confuse dont toute la seconde partie est erronée, 99, 21 : *ingluuias a gula dicta. Hinc et ingluuiosus et glutto, gulo [gramia, guttur, † guttu †, guttuosus et gurgulio]*. Il s'agit de formations expressives remontant à des formes diverses et à des élargissements d'une racine **gel-* (et **gel-*) apparentée à **gero-* qui apparaît dans *uoräre* et dans *gurges, gurgulio* ; cf. *glutiö*.

Sur les dissimilations de *g^o* en *g-* et peut-être de *g-* en *-l-* entraînées par le redoublement, v. Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 178. La forme **gel-* (avec *g^o* dissimilé ; peut-être avec influence d'une tendance à l'onomatopée ; cf. *glou-glou*) se retrouve dans irl. *gelim* « j'avale » et dans v. h. a. *kela* « gosier » (à côté de *quer-chala*) : aussi dans skr. *galah* « gosier » (épique) et, de manière surprenante, dans persan *gulü* (même sens). Le vocalisme de *gula* est à rapprocher de celui de arm. *kel* « il a avalé » (*klanem* « j'avale ») et de *gurges*. Cf. aussi skr. *gildati*, à côté de *girdati* « il avale ». — V. le groupe de *uoräre*.

***gulliocae** : *nucum iuglandium summa et uiridia putamina*, P. F. 87, 27. Pas d'autre exemple. Les gloses ont aussi : *galliciola, cortice nucis iuglandis uiridis per quem corpus humanum intellegi uult* (scil. Lucilius), Plac., CGL V 24, 18 ; *gulluca, xapocrouka ; guttulliocae, xäpua xäpax näpax Aouxäxäxä*, cf. Thes. s. u. Forme et sens peu sûrs. Semble différent de **gallica*, qui a fourni le nom de la noix dans certains dialectes français. M. L. 3659.

gumia (*go-*), *-ae c.* : gourmand, glouton. Mot de Lucilius sans doute emprunté à l'ombrien *gomia, kumiaf* « grauidäs » ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. A subsisté en espagnol, M. L. 3915.

gummi : v. *cummi*.

gunna, -ae f. : peau, fourrure (Anthol. 209, 4) ; *gundärius* « fourreur » (vi^e siècle). Mot tardif, étranger. M. L. 3919.]

***gunt(h)a, -ae f.** : sorte de sépulture, CIL XI 6222.

Dérivé : *guntärius*. Transcriptions grecques : γούνη, γουνάριον. Mot étranger, tardif.

gurdus, -a, -um : lourd (sens propre et figuré) ; épais, lourdard, balourd. Mot vulgaire (Labérius, cf. Geil. 16, 7, 8). Bien représenté dans les langues romanes, M. L. 3920, et passé en gall. *gurdä*. *Gurdonicus*, qu'on lit dans Sulpice-Sévère, Dial. 1, 27, 2, ne dérive pas de *gurdus*, mais semble d'origine gauloise.

Si le *pp-* de gr. βραδύς « lent » repose sur *g^or-* (ce qui n'est pas évident ; *pp-* peut être issu de *mr-*), on rapprocherait cet adjectif, en supposant un ancien **g^ord-*. Pour un mot populaire de ce genre, une étymologie indo-européenne ne s'impose du reste pas ; mais l'origine espagnole, enseignée par Quintilien, I 5, 57, est sans preuve. V. F. Schoell, IF 31, 313 sqq.

gurges, -itäs m. : 1° gouffre, abîme ; 2° gosier (popu-

laire, Jucit.), cf. *ingurgitäre*. Sens propre et figuré, souvent ventilé à *uorägö*, e. g. Cic., *Sest.* 52, 111, *gurges ac uorago patrimonii*. Formes vulgaires tardives : *gurga*, Gromat., p. 330, 19 ; *gurgus*, Orib. lat., bâties sur **gurgüö* analysé en **gurg-üö* fréquentatif, demeurées dans les langues romanes. M. L. 3921, 3923 ; B. W. *gorge*.

Composés : *ägurgüö* « vomir » (Plt.) ; *ingurgüö* : engouffrer, ingurgiter, avaler ; *sägurgitäre* « se gorger, se plonger dans » ; *ingurgitüus* (d'où *gurgitüus*, Cassiod.) : gorgé, saoul. Au même groupe se rattachent *gurgulio* et *gurgustium*, v. ces mots. Le sens premier est « qui engloutit, qui dévore ».

Mot expressif du groupe de *uoräre*, qui admet des formes à redoublement avec des altérations diverses, ici **g^or-ge-t-s*. Cf., en latin même, *gurgulio*. Avec vocalisme e, le germanique a : v. isl. *kuerk* « gosier », v. h. a. *querca* (même sens ; à côté de *querchala*). Les formes arméniennes à redoublement, *kokord* et *orkor* « gosier », sont aussi tout autres. Pour la forme *gur-*, cf., en latin, *gula* et, hors du latin, sl. **gürdlo* « gosier » (v. sl. *grülo*, s. *gülo*, pol. *gardlo*). Pour le sens, cf. gr. βράροπον « gouffrer ».

gurgulio, -önis m. : gosier, oesophage. Attesté depuis Plaute. Rare. M. L. 3922. Passé en germanique : v. h. a. *gurgula* « Gurgel ».

Mot expressif à redoublement, comme v. h. a. *querchala* « gosier », v. *gula* et *gurges* ; cf. aussi *curculio*. Cf. *murmur*, etc.

gurgulö (*gru-*), *-äs ; gurguriö, -is, -ire* : crier, hennir, glousser (Gl.). Onomatopée.

gurgustium, -i n. : mauvaise auberge, gargote (Cic.) ; *genus habitationis angustum, a gurgulione dictum*, P. F. 88, 6. A basse époque, *gurgustium* apparaît confondu avec *guttur* et dérivé de *gurges*, comme le montrent la glose *gurgustium : gutturem*, CGL V 206, 20, et la graphie *gurgustium* ; cf. *gürgütia*, M. L. 3924. Cf. le diminutif *gurgutidium* (*gurgutiolum*) qu'emploie Apulée au sens de « méchante gargote ».

gustus, -üs m. (quelques formes de *gustum, -i* à l'époque impériale) : 1° goût, fait de goûter, dégustation (= gr. γεύω) ; 2° au sens concret, goût d'une chose (= *sapor*) ; 3° échantillon, spécimen pour déguster ; 4° terme de cuisine : entrées (= *gustatiö*). Attesté depuis Plaute (Cist. 70). Panroman. M. L. 3927.

Le verbe correspondant à *gustus*, qui répondrait à gr. γεύωμαι, a disparu. L'abrégé de Festus, 63, 7, a une glose *degunere : degustare* (de **dé-gus-n-ö*, avec un *n* suffixe) qui a son pareil dans les formes archaïques du type *danunt, prodinunt*. Ce verbe a été remplacé par son itératif intensif :

gustö, -äs : goûter ; goûter à. Sens propre et figuré. A aussi le sens de « faire un petit repas, goûter » ; cf. Plin., Ep. 3, 5, 11, *post solem plerumque frigida lavabatur, deinde gustabat, dormiebatque minimum*. Ancien, classique. Panroman. M. L. 3926. Dérivés et composés : *gustätör m.* (*digitiis* = δάκτυλος λιχναός, St Jér.) ; *gustatiö* « sens du goût » (= γεύω) et « entrées » (Pétr.) ; *gustätus, -üs* (Cic.) ; *gustäbilis* (Ambr.) ; *gustätörium* (Plin., Pétr.) ; *gustäticium* (Inscr.) ; *dégustö* « goûter de » ; *ingustö* (Tert.) « donner à goûter » ; *prægustö ; prægustätör ; ingustätus* « dont on n'a pas goûté », création

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἄγεστος; *ingustabilis* (Plin.); *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical surprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « δοκμή, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustāre*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien **gustāre* dont sortiraient les deux formes. Irl. -*gúisiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgūnō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γούμα « je goûte » et got. *kūsa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique **geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *juṣāte* « il jouit de » et irlandais *do-goa* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique, c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans en thème en *-*teu-* doit provenir de formes verbales à radical de la forme **gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *joṣyate* « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daustā* « ami », av. *zaōša-* « agrément » et alb. *deša* « j'aimais ».

gutta, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. στακτή (Ital.) ; par extension « petite partie ». Au pluriel *guttæ* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttio*, -is, *guttio*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter » ; *guttātus* : tacheté, moucheté ; *guttula* ; *guttātus*. Cf. aussi M. L. 3929, **guttāre* « goutter » ; 2831, *ēguttāre*.

Forme expressive à consonne intérieure gémée. Le *u* peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g^w* ; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge ; même sens que *gula* ; cf. *laqueo gulam*

iregere de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis in manu | senile guttur fregerit*, d'Hor., Epod. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930 ; B. W. *goitre*.

Dérivés : *gutturōsus* : goîtreux, le goître se disait *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162 ; et Plin. 14, 170, *gutturria* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être hitt. *kuttar*, *kuttan* « cou ».

gutturium (*guturnium*, *guturnum*, Gloss.) : *was* est *quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatim fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium* ; et **gluturnia*, s. u. *gluttus*.

guttus (*gūtus*), -i m. : *qui uinum dabant ut minutatim funderent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au gr. *κόθος déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

gymnasium, -i n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνάσιον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

gynaecium, -i n. : gynécée. Du gr. γυναικείον. A basse époque, *gynaecialis*, -ciarius ; v. Thes. s. u.

gypsum, -i n. (et *gypsus*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus* ; *gypsō*, -ās (et *praec. gypsō*) ; *gypsāus*, -psārius. M. L. 3936.

gyrus (*gū*, *girus*), -i m. : cercle, rond, circuit ; voir Terme technique emprunté au gr. γύρος par les deux sœurs de chevaux ; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelitronit Lapihae gyrosque dedere* ; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70 ; Off. 1, 90 ; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre. Latinisé ; de là *gyrātus* (*gi-*) (Pline) et, à partir de l'Italia, *gyrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond » ; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbales comme *pergyrum*, *ingyrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyrus* et **gyrus* ; 3937, *gyrāre* ; B. W. *vire*. Dans la langue de l'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

ha (ā?) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

haba : v. *fabā*.

habēnae : v. *habēō*.

habēō, -ēs, -ul, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir » ; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Meillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTI-ΔΑΡΩΝ, Festschr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusiam habet* en face de Enn., Trag. 294, *quae Corinthum arcem altam habetis* ; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habitiō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habitiātis*, M. L. 3962-3963 ; *habitiātor*, *habitiābilis*, *habitiāculum*, M. L. 3961) ; *habitiātorum*, et ad-, co-, in-, post-habitiō. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia*, *contionem*, *senātum* (sens italique et resté très classique ; cf. osq. *comono ne hipid « comitia ne habuerit »*) ; *hoc habet « il en tient »*, dans l'emploi de [se] *habēre* avec un adverbe *bene*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : *Tullia nostra recte ualeat ; Terentia minus belle habuit* ; c'est ce sens de [se] *tenir* qui explique *habitus*, -ūs m. « maintien » (cf. gr. ἔξικ), repris par le fr. *habiti*, irl. *abitit*, et ses dérivés : *habitiūdō* (= *σῆμα*, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964 ; *habituor* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.) et l'adjectif de la langue grammaticale *habitiuus* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état ; *habilis* « qui tient bien, bien en main », *h. ansis*, *galea*, *arcus* ; *habilis ad « bien adapté à »* (cf. apus), M. L. 3960, et *habiliās*, *inhabilis* ; *habēna* f., substantif en -no- (cf. *fé-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes [qu'on tient en main] », demeuré en celtique : irl. *abann*, gall. *afwyn* ; diminutif *habēnula* « petite languette de chair » ; dans les composés *abhibeō*, é. l. Plt., joint à *abstō*, Tri. 265 ; *adhibeō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre » ; *adhibitiō* (tardif) ; *cohibeō* « tenir ensemble, contenir » ; *cohibilis* et *incohibilis*, -bilit̄er ; *cohibitiō* (tardif) ; *diribeō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) » ; *diribitiō* ; *exhibeō* « produire en dehors », *exhibitiō*, -tor, -tōrius (tardifs) ; *inhibeō* « maintenir dans », d'où « arrêter » ; *inhibitiō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) » ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *bityo* ; *perhibeō* : 1° fournir, p. *testimōnium*, *operam* ; 2° répandre un bruit, ut *perhibent* (= *ut ferunt*) et finalement « nommer, désigner » ; *prohibeō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (*prōbeō*, Lucr. 1, 977 ; 3, 864, d'après *praebēō*) « tenir à l'écart » ; *empêcher* et *prohibitiō*, -tor (tardif), -tōrius ; *redhibeō* « [faire] reprendre » ; *redhibitiō* (terme de droit), -tor, -tōrius ; *dēbeō* « tenir de quel-

H

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dēhabēō* « avoir en moins » ; *praebēō* (ombr. *prehabia*, *prehubia* « praehibeat ») « présenter » et « fournir » (*sē praebere* « se présenter, se montrer »), cf. *praebenda*, **probenda*, M. L. 6708 (le britt. *prounder* semble provenir du fr. *proven-dier*) ; *antehabēō*, *posthabēō* « faire passer avant, après » et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habere aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude » ; puis *habere deos aeternos ac beatos* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeor* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibere*, -ri) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto* ; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *pessumumst habuisse et nil habere* (d'où *habentia* f. « avoir, bien » ; é. l. de Claud. Quadrig.) ; puis simplement de « avoir », Hor., S. 1, 4, 34, *fenum habet in cornu*, *longe iuge* ; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tum habebat* (= *natus erat*) *annos*. — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *uis, quae dicitur aetarda, bona est, sed puto hic non habere* (« mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous ») ; Peregr. Aether. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Löfstedt, *Komment.*, p. 43 ; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habēō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales ; cf. *h. initium*, *finem* (classique) ; *h. rigorem*, Chir. 326 ; *h. concupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7 ; *h. famem*, v. Löfstedt, *Komment.*, p. 147.

Habēō, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, de *republica nihil habeo ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare* ; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habere* = *dēbere* ou *μὲλλω*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubemur diligere, quem habemus odisse?* ; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitās habere libidinēs*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *comperitum ego habeo*, Sall., Cat. 58, 1 ; *quod me hortaris ut absoluum, habeo absolutum suauē... εἶρος ad Caesarem*, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperi*, *absolui*, et qui acheminent *habeo* vers le rôle d'auxiliaire ; v. Thes. 2455, 65 avec bibliographie.] — Usité